

BULLETIN INTERIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

Hommage à J.-B. Pontalis



N° 88
SEPTEMBRE 2014



ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE
24, place Dauphine
75001 PARIS
Tél. 01 43 29 85 11

En hommage à J.-B. Pontalis, Patrick Merot, Président

J.-B. Pontalis nous a quittés le 15 janvier 2013, le jour de son 89^e anniversaire. J.-B. avait été particulièrement présent parmi nous dans les mois qui ont précédé sa mort, sa silhouette un peu raidie par les ans. Nous avons pu l'entendre de mille façons, à la radio, dans des conférences, dans ses livres, dans des rencontres, frappant par sa vivacité de pensée et sa spontanéité. Nous avons pu croire que la mort serait indéfiniment repoussée et que la vie serait toujours là : J.-B. Pontalis était éternellement jeune.

Le cahier qui suit, rassemblé par François Gantheret et Edmundo Gómez Mango qui en ont eu la responsabilité, donnera à lire les multiples témoignages de ceux qui ont pu partager l'expérience d'une rencontre personnelle avec J.-B. Pontalis.

Je voudrais, pour introduire en quelques mots à cette lecture, rappeler l'importance que J.-B. Pontalis a eue pour l'APF.

J.-B. Pontalis a fait partie des fondateurs de l'Association psychanalytique de France, en 1964. Il a appartenu à cette génération exceptionnelle de psychanalystes qui, après la rupture avec Lacan, a construit l'APF, et il n'a cessé d'accompagner l'institution dans son histoire, pour en animer, avec ses pairs, la vie intellectuelle.

- L'importance que J.-B. Pontalis a eue est d'abord liée à ses écrits psychanalytiques, toujours à l'affût des faux-semblants, des tics de langage, des écrits habités par une certaine idée de la psychanalyse, préférant toujours « les petites constructions provisoires » aux grands appareils métapsychologiques. Une pensée faite d'ouverture et de dialogue, en même temps exigeante et hostile aux compromis : on en trouvera la trace vive dans certains échanges épistolaires cités dans les textes de ce recueil.

- Cette importance se rencontre aussi avec l'aventure de la Nouvelle revue de psychanalyse qui n'était pas seulement une revue de psychanalyse, mais une certaine

manière de penser la psychanalyse et qui eut, par son style et à travers des collaborations multiples, un grand rayonnement dans lequel on pouvait reconnaître, alors même que ce n'était pas une revue institutionnelle, une certaine idée de l'APF.

- Cette importance, enfin, s'imposa au niveau institutionnel :

Il faut rappeler que sous sa présidence, en 1972, aboutit la réforme qui supprima, dans le cursus de formation à l'APF, l'analyse didactique, véritable révolution dans le monde analytique, et pour laquelle J.-B. Pontalis, avec Jean Laplanche, a joué un rôle décisif.

Mais il n'y a pas que les fonctions institutionnelles, il faut y ajouter ce qui fut son influence institutionnelle, qui fut grande, et parfois d'ailleurs disputée, car il n'y avait chez J.-B. Pontalis, je crois, nulle naïveté dans ce domaine, qui est celui du pouvoir - dans son cas, le pouvoir des idées.

- Il y a enfin le rayonnement personnel de J.-B. Pontalis, son sens de l'amitié qu'il a souvent célébré - le songe de Monomotapa - et qui a laissé à ceux qui ont pu en connaître le privilège avec lui, un souvenir ébloui : de cela on trouvera de nombreux reflets dans les textes écrits pour ce recueil.

En 2003, reçu membre d'honneur de l'Association, il avait évoqué l'APF, non comme une institution, mais comme une maison dans laquelle il s'était senti libre : un lieu qui non seulement avait permis cette liberté mais l'avait favorisée et même l'avait rendu possible.

Depuis, durant ces dernières années, il avait pu donner libre cours à l'attraction qu'exerçait sur lui la littérature, habité depuis toujours par l'idée que par des voies assurément différentes, psychanalyse et littérature visent le même objet, à savoir rendre compte de la complexité de l'âme humaine. La diversité des témoins qui se retrouvent dans ces pages dessine avec chaleur le portrait de cet homme exceptionnel auquel nous avons voulu rendre hommage.

SOMMAIRE

HOMMAGE À J.-B. PONTALIS

François Gantheret et Edmundo Gómez Mango : <i>À J.-B., notre ami</i>	11
François Gantheret : <i>Inachèvement</i>	13
Michel Gribinski : <i>La Nouvelle revue : des lettres de J.-B. Pontalis</i>	19
Jean-Claude Rolland : <i>Un libre penseur</i>	23
Jacques André : <i>Souvenirs de supervision</i>	27
Laurence Kahn : <i>Un genre de commencement</i>	29
Dominique Scarfone : <i>Autorité de la liberté</i>	33
Miguel de Azambuja : <i>En amitié</i>	35
Nicole Berry : <i>Le sourire d'un accueil</i>	37
Bernard Favarel-Garrigues : <i>J.-B., un soir d'été</i>	39
Dominique Suchet : <i>Une pensée inattendue</i>	41
Jean-Philippe Dubois : <i>Deux ou trois traits</i>	43
Marcelo Marques : <i>Sprezzatura</i>	47
David Collin : <i>Vous, vous avez assez aimé ?</i>	51
Colette Fellous : <i>Rêver pour J.-B.</i>	55
Antoine Billot : <i>Anarchives</i>	57
Christian Bobin : <i>Un léger reproche</i>	61
Edmundo Gómez Mango : <i>J.-B. avec la poésie</i>	63

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF



«Un homme disparaît, *vanishes*. Il s'absente. Il est là.»

J.-B. Pontalis

À J.-B., notre ami

François Gantheret et Edmundo Gómez Mango

Il y a déjà plus de dix-huit mois que J.-B. Pontalis nous a quittés. Les grands Anciens qui ont fait l'A.P.F., l'un après l'autre et comme il fallait bien s'y attendre, sortent de scène et nous laissent attristés, endeuillés... et craintifs. Notre Association leur doit tout, de sa naissance à ses orientations majeures, ils en étaient les figures de référence et c'est d'abord par rapport à eux, à leurs personnalités, à leurs écrits, à leurs « figures », que se déterminaient ceux qui sont venus nous rejoindre. Sommes-nous assez vivants pour que leur disparition laisse place à une nouvelle fructification, pour que l'espoir puisse surmonter la menace de la lassitude ou de la répétition ?

J.-B., plus que d'autres peut-être et, en tous cas, de façon plus singulière, a laissé des traces en chacun de nous : des traces d'autant plus indélébiles qu'elles ne sont pas seulement de l'ordre de la connaissance, du système de pensée ou de l'option théorique.

Les apports de ce remueur inlassable de la psychanalyse et de la culture sont innombrables, mais ils ne sont pas le véritable enjeu de ce recueil. Nous nous proposons surtout de mettre en avant ce qui, de J.-B., demeure encore en nous, de ce qu'il nous a laissé de plus profond, de plus essentiel, le plus lié à notre intimité. La proximité, la fréquentation, les échanges que nous pouvions avoir avec lui ne nous imposaient aucune pensée, nous restions parfaitement libres de nos options, quelles qu'elles fussent. Mais l'attention qu'il leur portait, l'amitié sans complaisance avec laquelle il les accueillait enrichissaient notre propre rapport intérieur de la même bienveillance attentive, allégeaient nos inhibitions, nous maintenaient en éveil et nous stimulaient. D'une heure passée avec lui, nous repartions d'une démarche plus légère, d'humeur plus gaie et d'esprit plus vif.

Cet apport n'était pas réservé aux plus proches : ses écrits, ses interventions publiques le dispensaient à tous, et nombreux sont ceux qui ont rejoint l'A.P.F. attirés par l'irradiation qui émanait de son nom et de ses écrits,

de ses travaux d'éditeur de prestigieuses collections (« Connaissance de l'inconscient », « L'un et l'autre ») et des revues qui marquèrent la psychanalyse et la culture française (*Nouvelle revue de psychanalyse*, *Le Temps de la réflexion*). Ses lecteurs se sont nourris de la sensation d'une proximité enrichissante avec lui. De même, nombreux ont été les auditeurs de ses interventions radiophoniques, dans lesquelles il ne traçait jamais de démarcation entre la psychanalyse et l'expérience quotidienne, mais naviguait librement aux frontières – J.-B. était l'homme de « l'entre » -, nombreux furent ceux qui, d'horizons très divers, les suivirent assidûment comme un précieux moment d'amitié avec cet inconnu qui leur était si proche.

Les témoignages de ces « étrangers » eussent été précieux (*Parler avec l'étranger* est le titre que J.-B. avait donné à un recueil de textes qu'il avait édité). Mais comment convoquer ces anonymes ? Alors nous avons pris l'option radicalement opposée : demander à ceux qui l'ont côtoyé au plus près de nous confier, non seulement des pensées, mais surtout des images de leurs rencontres avec l'ami : images visuelles et sonores, souvenirs de sensations, fragments de silhouette, ce qu'ils portent en eux de vivant de J.-B., au-delà de sa disparition. Ces fragments sont divers, selon la singularité de chacun ; mais ils ne sauraient être hétéroclites : ils nous unissent, au contraire, dans cette figure que nous portons en nous comme celle d'un ami intime et qui nous relie comme des compagnons de l'absent.

À chaque lecteur de ce recueil de recomposer, avec les traces qui sont les siennes, la figure multiple de J.-B. : celle de l'ami, celle de l'écrivain et du penseur, celle de l'éditeur qu'on rencontrait au petit bureau de la maison Gallimard, celle du directeur du Comité de rédaction, de l'analyste ou du superviseur, du compagnon des vacances, du joueur de ping-pong ou de tennis ; du J.-B. de l'« entretien infini », du dialogue ou des *interviews* jour-

nalistiques ou radiophoniques, de la conversation au restaurant en fête à tête ou au banquet animé, bouillonnant même et rieur, de la discussion des groupes de travail ou des entretiens analytiques ; du J.-B. regardant le visage de ses lecteurs avant de dédicacer ses livres, dans les petites ou les grandes librairies, de celui qu'on rejoignait avec les siens sur la pelouse de la maison de campagne de Boissy, que nous appelions le « château », à l'orée d'un bois, dans la « clairière » de la fête amicale dont la lumière nous accompagne encore. J.-B. multiple, mais qui laissait derrière son passage la trace, le sillon de l'amitié, dans laquelle nous nous reconnaissons. Les « tracés » de ce mouvement, quelques-unes des figures qu'il a susci-

tées en nous, lui sont ici offerts comme un témoignage et un remerciement. Nous voudrions que ce cahier puisse être entendu comme un requiem laïc à l'ami de la pensée et de l'écriture, composé par des voix très différentes et qui viennent de lieux très divers. Il nous a fait partager un don, celui de son amitié, dans laquelle la vie devenait plus souriante, la pensée plus alerte et vivace, où la confiance dans les mots de la littérature et de la psychanalyse rajeunissait en nous. Il nous a permis de séjourner au cher pays de Monomotapa, là où l'ami véritable est une si douce chose, ce pays que nous portons dans nos cœurs et dont nous nous sentons des exilés.

Inachèvement

François Gantheret

Le 24 janvier 2014, soit un an et quelques jours après la mort de J.-B. Pontalis, Brigitte, son épouse, prit l'initiative de rassembler, pour un soir, quelques-uns de ses auteurs et amis. Nos livres se côtoyaient sur la cheminée. Nous nous connaissions tous, à des degrés divers : certains étaient très proches, d'autres plus lointains ; il y en avait de jeunes et de plus âgés, d'éminents et de plus obscurs. Très différents, et pourtant il se passa ce soir-là quelque chose qu'attestèrent tous ceux avec qui j'ai pu m'en entretenir : nous étions habités, chacun à sa façon, d'une même douceur d'absence.

La tristesse était bien là, qui s'estompe lentement avec le passage du temps, mais ce n'est pas de cela que je parle. Je veux désigner au contraire une richesse que la mort n'avait pas su emporter. Nous reconnaissons entre nous, au-delà de nos différences, une tonalité légère et forte à la fois, une disposition de l'esprit et du cœur pour chacun singulière et néanmoins commune, l'empreinte laissée profondément par cet ami que nous avons eu la chance de rencontrer et le bonheur d'aimer. Et, de ce fait, J.-B. était présent et vivant parmi nous, parce qu'en nous.

Il me faut tenter de mettre des mots, d'aller plus avant en moi-même, plus auprès de cette richesse pour la mieux définir. Ce n'est pas d'un « bien », d'un objet, d'une possession, d'un legs matériel ni même intellectuel qu'il s'agit, mais d'une part de moi ; non tant d'un secteur délimité que d'une nuance indélébile en toute région intérieure, une nuance que l'amitié partagée avec J.-B. avait su créer et faire s'épanouir, qui ne lui empruntait rien et cependant lui devait tout, qui était moi mieux que moi, une heureuse, discrète et forte mutation que, sans efforts, son seul commerce suscitait et qui perdurait à sa disparition.

Nous avons eu, longtemps J.-B. et moi, l'habitude de réserver notre samedi matin à un petit déjeuner pris en commun. Le premier étage du Flore et son calme feutré nous accueillait pour une paire d'heures, durant laquelle nous parlions... de tout, des préoccupations les plus intimes aux vaticinations politiques les plus hasardeuses, en passant par des évocations cliniques et des considérations théoriques passionnées, le tout sur ce

mode associatif qui est d'ordinaire réservé au divan. Ce moment nous était précieux. Peut-être évoquait-il pour J.-B., au-delà des années écoulées et comme en miroir, ses longs « entretiens » avec Sartre dans ce même établissement, et se revoyait-il en moi ? Le professeur de philo du lycée Pasteur s'était pris d'amitié pour son élève de dix-sept ans, et conversait souvent et longuement avec lui. Conversait ? Sartre tenait exclusivement le crachoir, selon son disciple qui n'était convoqué qu'à titre d'auditeur d'ailleurs ravi.

Rien de tel entre nous, J.-B. refusait toute position de maîtrise, je ne l'aurais pas souhaitée et il appréciait que je ne la sollicite pas. Nous parlions, à tour de rôle ou en même temps, parfois comme d'une seule voix, parfois de façon divergente, mais ces divergences n'étaient pas occasion de conflit : plutôt d'une sorte de stéréophonie qui donnait à l'objet de la discussion, quel qu'il soit, ses dimensions perspectives et de nouvelles profondeurs. Non, il ne revendiquait pas l'autorité d'un Sartre, bien au contraire, mais il en avait retenu la liberté de pensée et son double versant, de gaieté et de responsabilité. Si nos rencontres éveillaient l'écho de moments identiques vécus avec Sartre, cette résonance était épurée de ce qui le décida, malgré son admiration, à se séparer de lui : l'abus de pouvoir et son instrument dévoyé, le langage, qu'il ne pouvait accepter ; pas plus qu'il ne l'accepta de Lacan.

Sortant un jour du Flore, et apercevant à quelque distance le couple, insolite, d'un et d'une collègues témoignant par leur comportement d'une intimité que nous aurions cru réservée à leurs conjoints respectifs, - Tiens, dit l'un de nous (je ne sais plus lequel), as-tu vu X et Y ? J'ignorais leur liaison.

- Quand je pense, rétorqua l'autre, qu'ils doivent se dire la même chose de nous !

Nous avons beaucoup ri, J.-B. et moi. Il y eut, en plus de quarante-cinq ans d'un côtoiement qui devint très vite une profonde amitié, des divergences d'opinion, d'orientation sur certains sujets ; il n'y eut jamais la moindre « fâcherie » et, toujours, une franche gaieté. Nous nous en

étonnions nous-mêmes, et faisons mine de trouver cela suspect, mais en réalité nous goûtions avec gourmandise cette fraternité heureuse. Peut-être J.-B. était-il pour moi le frère aîné qui m'a manqué, et dont l'absence me laissa longtemps seul dans ma vie d'enfant ? Peut-être étais-je pour lui le frère cadet qui l'eût quelque peu soulagé des abus de pouvoir de Jean-François, son frère aîné de quatre ans ? Cela aussi, nous nous le sommes dit.

Il y avait entre nous quelque chose d'intemporel, plus qu'une « histoire » qui se déroule, et ce présent-là perdure et ne s'interrompt pas avec la mort. Il me dédia ainsi *Ce temps qui ne passe pas* : « en témoignage d'une amitié ignorant le temps qui passe. » Dans l'exemplaire qu'il me donna, il avait ajouté à la main : « les seules lignes de ce livre qui ne m'ont pas fait poser la question tarquante : « Est-ce vrai, est-ce vraiment vrai ? » » Une intemporalité qui entraîne l'évidence, au-delà du questionnable.

Tout cela, je l'ai reçu comme un cadeau que m'a fait la vie, le plus précieux et le plus fécond. Mais je ne pense pas en avoir eu l'exclusivité et je ne la revendique pas. Je suis sûr que chacun de ceux qui étaient présents à la réunion que j'ai évoquée - et quelques autres qui n'avaient pu se libérer - était porteur d'un trésor, différent sans doute, mais identique dans sa valeur et son origine ; et cela faisait de nous des frères.

Parfois, je me demande s'il n'y a pas là l'exemple d'une autre possibilité de lien social que celui que nous connaissons le plus habituellement et que Freud a proposé de comprendre, notamment dans *Totem et Tabou*. On le sait, celui-ci s'origine du meurtre du tyran, chef de la horde et possesseur exclusif des femelles, qui règne par la violence. Lorsque, « un jour », les frères condamnés à l'exil s'unissent pour tuer et dévorer le tyran, cet acte est fondateur d'une société proprement humaine où la violence se mue en Loi à laquelle tous doivent se soumettre. Mais demeure le rapport de force, même s'il est codifié, demeure la pulsion de mort même si elle est muselée, et cela imprègne le collectif des frères. Celui que nous formions et, je le crois, continuons de former sous l'égide de J.-B. me semble d'un tout autre ordre. Ce qui nous habite et nous unit ne procède d'aucun meurtre. Nous avons en commun - et non en partage - une disposition intime que, sans modestie excessive, je dirai de l'ordre de la gaieté, de la générosité, de la tendresse et de l'intelligence, de l'ordre de la vie, que nous devons à notre ami.

Il ne s'agit nullement d'identification au sens habituel. Il n'y a pas de petits J.-B. comme il y a foule de petits Lacan. Il s'est toujours refusé d'être chef de clan, ou pire,

Maître ; il n'a pas eu de disciples ; il n'a jamais voulu faire une « œuvre ». Il s'est contenté d'être, aussi puissamment que légèrement, qu'amicalement, lui-même, et si nous emportions en nous quelque chose de lui en le quittant, à chaque rencontre tout comme en la dernière, c'est comme l'on peut jouir longtemps en son corps de la fraîcheur de la rivière dans laquelle on vient de se baigner.

L'aventure de la *NRP*, que j'ai eu la chance de vivre très tôt et tout au long de son existence, a été pour moi le modèle de ce fonctionnement social. Que ce soit dans le Comité de rédaction ou par la suite dans l'équipe de rédaction, il y régnait une liberté et une inventivité dont je n'ai jamais retrouvé l'équivalent. J.-B. en était le chef incontestable, sans que cela éveille le moindre doute et n'entraîne la moindre contrainte. Durant une longue période, le Comité de rédaction s'est réuni au troisième étage de la rue du Bac, au moins deux fois l'an. Y étaient conviés Anzieu, et Smirnoff, Green, Pouillon, et Rosolato. Starobinski et Masud Khan en faisaient partie mais, « correspondants étrangers », ne pouvaient y collaborer qu'épistoliquement. Après quelques années comme « assistant de rédaction », j'y fus moi-même intégré. De cette assemblée telle que je la revois, dans les fauteuils autour de la table basse, penser que je suis maintenant le seul survivant m'accable parfois de solitude. Heureusement, dans un second temps, ce Comité n'eut plus progressivement qu'une existence virtuelle, et une « équipe de rédaction » prit la relève auprès de J.-B., équipe à laquelle participèrent, un temps Michel Schneider, et de façon plus pérenne jusqu'à la fin Michel Gribinski, Laurence Kahn et moi-même, tous encore bien vivants !

Que ce soit dans le Comité ou dans l'équipe, le fonctionnement était le même, miracle de l'alliage sans nuages d'une direction effective, forte et indiscutée, et d'un travail collectif parfaitement « démocratique », où la parole de chacun était libre, écoutée, entendue, poursuivie. Ces hommes (pas de femmes dans le Comité, une seule dans l'équipe...) étaient des autorités reconnues dans la sphère psychanalytique et au-delà. Mais l'inventivité vertigineuse d'un Green, la réflexion mûrie d'un Anzieu, l'expertise sans égale des travaux étrangers d'un Rosolato, l'extraterritorialité anthropologique d'un Pouillon, la légèreté merveilleusement créative d'un Smirnoff, toutes ces pensées si riches et si diverses se relançaient mutuellement, tissaient peu à peu les thèmes à venir. Le métier à tisser a toujours été une allégorie précieuse à J.-B., pour tous les aspects de son travail y compris et d'abord l'analyse elle-même. Il en relançait la navette, et

le tissu de la *NRP* s'élaborait peu à peu. En cela, il reprenait à son compte l'image freudienne du mode de travail des pensées du rêve. Il avait choisi, comme illustration de la page de garde de chacun des numéros du « Temps de la réflexion » (autre œuvre majeure de J.-B.), une planche de *L'Encyclopédie* de Diderot représentant un tapissier à l'œuvre sur son métier, avec cette légende : « L'opération de reprendre les relais et de former le las ou nœud qui joint les couleurs ». On n'aurait mieux su définir son action « directrice ».

Il en alla de même dans l'équipe de rédaction, plus réduite. Bien que constituée de « jeunes » (la jeunesse, dans notre discipline, est de longue haleine) qui n'avaient pas l'autorité ni l'expérience des grands anciens, elle fonctionnait - chaque lundi matin, dans le petit bureau gallimardien - de manière tout aussi libre, réussissant ce tour de force : la *NRP* était la chose de J.-B., et c'était tout autant celle de chacun d'entre nous.

Telle que, d'elle-même, elle s'orienta d'emblée, notre tâche était bien particulière. Je passe sur le travail de lecture, toujours croisée, des manuscrits, leur mise en forme, souvent la remise sur le métier de l'auteur, parfois la cruelle nécessité des refus. Mais le moment vraiment créatif était la recherche des thèmes à venir. Il n'était pas question de traiter de sujets déjà bien répertoriés, et d'ailleurs J.-B. avait d'emblée décidé que seraient bannis les « concepts » analytiques, et privilégiés les intitulés tirés de la langue laïque, voire commune, en tout cas extra-analytique. Il ne s'agissait pas davantage de traiter de problèmes déjà posés, même si les réponses apparaissaient jusque-là insuffisantes et le travail nécessaire. Ce que nous cherchions, et ce ne pouvait être qu'en nous, c'est à formuler des questions qui ne l'étaient encore pas, qui rôdaient aux frontières de notre expérience et de nos connaissances ; d'émois de l'esprit, nés de notre pratique et de notre réflexion, légers malaises à penser ou désirs de voir s'incarner davantage (s'incarner dans des mots : paradoxe fertile, le même que celui, invention de J.-B., de « connaissance de l'inconscient !) ; de fantômes glissant dans le *no man's land* de la pensée et en souffrance de prendre corps. J.-B. était un rôdeur de frontières, un promeneur aux limites du territoire, et nous le sommes tous devenus avec lui.

C'était là une disposition qui nous était tout autant précieuse dans les analyses que nous menions. J.-B. a toujours soutenu que l'analyse ne pouvait être féconde et vivante qu'en se portant aux limites, à ses propres limites comme à celles où nous entraînent les « fonctionnements-

limite » ; nous en avons d'ailleurs fait, sur sa proposition, le thème d'un numéro : *Aux limites de l'analysable*, et la contribution de J.-B. lui-même porte le titre éloquent : « Bornes ou confins ».

Nous avons joint, en annexe, un bref « Projet de revue psychanalytique » rédigé par J.-B. et retrouvé dans ses archives. Il est succinct, on y trouve cependant déjà formulées les grandes orientations de la *Nouvelle revue de psychanalyse* : l'ouverture sur « l'étranger », géographique autant que disciplinaire, l'indépendance par rapport aux groupes ou écoles ; et les quelques thèmes suggérés sont déjà - à l'exception des perversions - *off limits*. Qu'avait-il donc en tête, en suggérant « La nouvelle féminité » ? Et quel dommage que nous ne l'ayons pas repris !

Mais ce qui est également remarquable, c'est la date de ce projet : juin 1966. À l'époque J.-B. faisait encore partie du Comité de rédaction des *Temps modernes* ; mais déjà l'ambivalence de Sartre à l'égard de la psychanalyse commençait à peser, le versant de curiosité l'avait installée dans la revue, le versant hostile prenait peu à peu le relais. J.-B. s'y sentait moins à l'aise, et la publication de « L'homme au magnétophone » en 1969, et celle de l'article de Gorz, « Détruire l'université », imposé l'année suivante devaient consacrer la rupture en 1970. J.-B. ne perd pas de temps dans l'inflexion de son parcours : c'est dès 1966 qu'il fonde chez Gallimard la collection « Connaissance de l'inconscient », qu'il dirigera jusqu'à la fin et dont on sait l'ampleur et le prestige ; et au printemps 1970 que paraîtra le premier numéro de la *NRP*.

Je reviens à des images plus vivantes, plus colorées. Boissy : la demeure familiale depuis deux siècles, à une trentaine de kilomètres de Paris, une très grande maison bourgeoise entourée de pelouses et d'un très beau parc. J.-B. y avait ses souvenirs d'enfance ; il y passait la plupart de ses week-ends. Son bureau ouvrait sur un paysage d'arbres majestueux. Quand il faisait beau, on sortait les chaises longues et, à l'ombre légère d'un grand pin, on lisait, on parlait, parfois on somnolait. C'étaient des moments de plaisir calme. Je crois qu'ils lui étaient nécessaires pour se ressourcer, j'allais dire se reposer en oubliant les nombreux manuscrits qu'il y emportait.

Un souvenir qui toujours m'émeut : lorsque Vodka, ma vieille chienne que J.-B. aimait bien, mourut de sa belle mort, j'apportai son corps à Boissy. Nous allâmes l'enterrer dans le bois, sous les grands chênes, et J.-B. tint à creuser lui-même la tombe. Il était ainsi, sensible, émotif même parfois, et rigoureux et ferme tout à la fois et,

surtout, chaleureux. Il pouvait se mettre en froid, voire en colère envers qui avait commis quelque indécatesse, mais généralement cela ne durait que quelques mois. Seules quelques canailles, comme disait Freud, sont restées bannies.

Bien que je l'aie connu de près, je n'ai jamais compris comment il pouvait allier tant de disponibilité à l'égard de chacun, et la somme de travail qu'il abattait sans en avoir l'air. Les ouvrages de « Connaissance de l'inconscient » et de « L'un et l'autre », ses deux collections, remplissent des mètres de rayonnages, il les a tous lus et relus, bien sûr, mais aussi parfois retravaillés avec les auteurs ; sans compter ceux qu'il a dû refuser, toujours en s'en expliquant : il n'a jamais laissé un envoi sans réponse manuscrite, argumentée, toujours courtoise et souvent encourageante. Et puis, la *Nouvelle revue* ; et le *Temps de la réflexion* ; et les manuscrits à évaluer pour le Comité de rédaction de Gallimard ; et les commerciaux auxquels il expliquait soigneusement le contenu des ouvrages qu'ils allaient proposer aux libraires... Et dans le même temps, son amitié rieuse avec tous les occupants, modestes ou importants, de la « maison » gallimardienne.

Le travail d'édition n'était pourtant qu'une « moitié » de son activité : ses après-midi étaient consacrés à l'analyse. Il était, en ce domaine, d'une grande discrétion. Il arrivait cependant qu'il me confie une difficulté dans laquelle il se trouvait, pour solliciter, non mon avis, mais mes associations. Et il me rendait la pareille lorsque je faisais de même : jamais didactique, ne prétendant à aucune vérité, mais donnant du jeu et mettant de l'air dans ce qui menaçait de s'immobiliser.

Il a été un fondateur essentiel de l'Association psychanalytique de France. Ce fut au prix, en 1964, du geste courageux de rupture avec Lacan, son analyste. Ils furent ainsi cinq « motionnaires », des « jeunes » dont le refus des pratiques de « formation » de Lacan fut décisif : avec Lang, Laplanche, Smirnoff et Widlöcher, et ce sous l'égide de Lagache, Lavie, les Favez, Anzieu et Granoff. Il fut avec Laplanche l'initiateur de la suppression de l'analyse didactique, que leurs présidences successives firent inscrire dans les statuts. S'il est un acte qui scella la singularité de l'APF et sa fidélité à l'esprit de l'analyse, ce fut bien celui-là.

Laplanche, et Pontalis : binôme que lie à jamais le *Vocabulaire*, un travail de plus de cinq ans, tantôt chez Laplanche à Pommard, tantôt à Boissy. Les deux demeures se ressemblaient comme sœurs jumelles.

L'entente fut complète, dans l'esprit de ce travail comme dans sa réalisation. Par la suite, des divergences s'installèrent, notamment à propos de la conception de la traduction des textes freudiens, plus fondamentalement du fait de la radicale disparité de leurs personnalités. Le fond d'amitié des deux compères demeura, mais souvent couvert et brouillé.

Je fus lié à l'un et à l'autre. À Laplanche qui me fit venir de Nanterre à Censier en 1970, pour participer à l'Unité d'enseignement centrée sur la clinique et créée grâce à Juliette Favez Boutonier : je fus son successeur à la direction du Laboratoire de psychanalyse, à sa retraite. Mais je n'eus jamais avec lui, qui fut pourtant un ami fidèle, une intimité comparable à celle qui me lia à J.-B. Les circonstances, sans doute, mais surtout la personnalité de l'un et l'autre y ont contribué. Jean Laplanche voulut réaliser - et y réussit - une « œuvre » ; J.-B. avait cette idée en horreur. Laplanche avait des élèves, J.-B. avait des amis. Ce ne fut pas sans difficultés parfois que je pus maintenir les liens avec l'un et l'autre à la fois. Je fus souvent utilisé comme *go-between* : « Qu'en pense J.-B. ? » « Qu'en dit mon vieux Laplanche ? »

J'égrène ces souvenirs au hasard des associations ; bien d'autres pourraient s'enchaîner. Il y eut, capitale pour moi, l'écriture. Il m'y encouragea, il fut le premier lecteur de tous mes écrits, comme je fus - moins systématiquement - celui des siens. Il accompagna de ses remarques et de ses critiques, jamais complaisantes, toujours bienveillantes, mon passage à la fiction, mais s'abstint de toute intervention au niveau éditorial : c'était la condition pour une libre confiance entre nous, et j'en tirai infiniment plus de bénéfices que ne m'aurait apporté quelque appui. Il avait un rapport particulier à la fiction : lecteur incomparable, il renâclait à en écrire. Un roman commis dans les années 60 n'avait pas été pour lui une expérience heureuse, il n'était pas à l'aise dans ce mode. Par contre, il sut créer, littéralement, un genre bien à lui, où s'alliaient heureusement le souvenir et le fantasme, l'érudition et la fantaisie, la profondeur et la légèreté, et il se constitua un lectorat qui aurait pu se prévaloir - le mot revient sans cesse - de son amitié : celle que ses lecteurs lui portaient, et celle qu'ils recevaient de lui, portée par ses mots, sans l'avoir jamais rencontré physiquement.

Quand je lui demandais pourquoi il ne se lançait pas dans la fiction, il me laissait entendre quelque chose comme une frayeur à oser créer des mondes et des personnages, et que j'avais bien du culot. Et pourtant, ce qu'il

a écrit ouvre non des mondes, mais le monde, le nôtre, et cela non en en dissertant, mais en se parcourant, se dessinant lui-même, et nous conviant à l'accompagner. Nous avons quelque temps travaillé, un petit groupe d'amis avec lui, sur une idée qu'il tentait de préciser : *l'autobiographie*. Je laisse à chacun, sur ce seul mot, tenter de percevoir en quoi il y avait là une direction distincte de l'autobiographie, de « l'autofiction » à la mode (déjà déclinante), en pensant seulement à ce dessin d'Escher : la main qui se dessine elle-même et émerge de son propre mouvement.

1964 : J.-B. me demande, suite à la lecture de ma thèse de 3^{ème} cycle, de traduire et préfacier *L'Image du Corps* de Paul Schilder, l'un des premiers ouvrages qu'il se proposait de publier pour « Connaissance de l'Inconscient », cette collection qu'il envisageait déjà, qui naquit deux ans plus tard et dont ce fut en 1968 le huitième volume. S'ensuivront cinquante années de collaboration et, très vite, d'étroite amitié : un demi-siècle, l'essentiel d'une vie. Les images ou les souvenirs les plus intimes, on ne peut que les garder pour soi, en soi. Mais j'espère que ceux que je livre ici suffisent à dessiner la silhouette d'un homme, rien qu'un homme mais de parfaite humanité ; mieux, à le faire aimer par ceux qui ne le connaissaient pas, car quant à ses proches ils n'auront sans doute rien appris qu'ils ne sachent déjà. Sa vie fut d'une rare élégance, sa fin tout autant. Il ne souffrit, heureusement, que quelques mois, et disparut discrètement, j'ose même dire légèrement. Ce fut, selon le mot qu'il imposa pour le dernier numéro de la *NRP*, un *inachèvement*, ce qui, s'interrompant, demeure vivant et vibrant. Le dernier mot qu'il m'adressa, lorsque je passai le voir dans sa chambre d'hôpital la veille de sa mort et au moment où je le quittai - il était fatigué mais toujours enjoué - fut : « Salut, Frankie ! »

Salut, J.-B. !

PROJET DE REVUE PSYCHANALYTIQUE

I. Orientation générale

- Psychanalyse freudienne (à l'exclusion des tendances jungienne, rogerienne, etc)
- Ouverture sur d'autres disciplines : anthropologie, psychologie, linguistique, critique littéraire.
- Caractère international : collaborations américaine, anglaise, allemande, italienne.
- En ce qui concerne le milieu psychanalytique français, l'appartenance à tel groupe ne sera pas prise en considération.

II. Organisation

- Titre (provisoire) : Cahiers internationaux de psychanalyse
- Format et présentation originale à étudier avec J.-J. Pauvert.
- Rythme de parution 2 numéros par an de 240 pages ou 3 de 160.
- Sortie du premier numéro possible en mai 1967.
- Tirage : 4.000 exemplaires.
- Secrétariat : une secrétaire, parlant l'anglais, et un bureau disponible une demi-journée par semaine.
- Direction : J.-B. Pontalis, assisté du Dr Smirnoff (très bien placé pour obtenir les meilleures collaborations étrangères) et de quelqu'un d'autre (non psychanalyste mais très intéressé, quelqu'un comme Jean Starobinski par exemple).

III. Contenu

- Les numéros seront centrés sur un thème, d'intérêt psychanalytique, mais qui ne sera pas abordé seulement par des analystes.
- Ils comporteront en outre :
 - 1) une bibliographie commentée des principaux travaux intéressants le thème en question.
 - 2) une revue critique des livres ou articles psychanalytiques majeurs de l'année.
 - 3) des documents cliniques ou intéressants l'histoire de la psychanalyse.

IV Exemples de thèmes à traiter

La nouvelle féminité
Les perversions
Jeux et jouets
La psychanalyse et la cité
L'argent

Le 9.VI.1966

La Nouvelle revue : des lettres de J.-B. Pontalis

Michel Gribinski

L'équipe rédactionnelle se réunissait chaque lundi matin dans le petit bureau que J.-B. affectionnait : la pièce, dans un entresol de la rue Sébastien Bottin, ne faisait pas dix mètres carrés et le plafond était à portée de main. Nous étions quatre à y fumer agréablement à qui mieux mieux - « Vous avalez la fumée ? » s'inquiétait drôlement J.-B.. L'hiver, quand la fenêtre était fermée, on ne distinguait qu'à peine la photo où J.-B.... fumait, en compagnie de Sartre et de Boris Vian (qu'il n'aimait pas trop) dans une cave de Saint Germain - la photo se trouve dans l'album Sartre de « La Pléiade » et, un peu rognée, sur Internet. C'est juste après la guerre, au début des *Temps modernes*, le jeune homme, debout, rêveur déjà, doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans et les psychanalystes savent que c'est toujours une surprise (pour eux) de constater que les grandes personnes ont été des enfants.

Entre 10 heures et midi, nous discutons des textes reçus. François n'était pas toujours tendre et J.-B. non plus. Un vrai travail s'accomplissait, heureux la plupart du temps. Parfois ça l'était moins et, saturé par les tics et les manies d'un auteur ou d'un autre, J.-B. rêvait alors d'un dernier numéro « à la manière de ». Quand Laurence est entrée dans l'équipe rédactionnelle, elle a exposé si clairement et loyalement les articles qu'elle se préparait à critiquer qu'elle rendait vivants les plus ternes, et on ne savait plus où on en était. Parfois J.-B. avait pris les devants, d'un mot griffonné et posté sans attendre la réunion hebdomadaire :

NRF

(non daté)

Le sens de cet article m'échappe

Ou bien :

Cher Michel, Voici l'article de N. au cas où vous n'en auriez vous-même pas reçu un exemplaire. Incisif par endroits mais comme toujours avec N. je ne perçois pas ni ne devine l'axe de sa pensée.

Ou encore, sur un carton à en-tête de la NRF - comme presque tous les mots qu'il écrivait :

Que la haine pure soit un affect spécifiquement collectif (page 3), voilà pour moi l'idée forte de cet article, malheureusement un peu perdue de vue dans la suite.

Et puis c'est affreusement écrit, vous saurez arranger cela.

Ces mots me sont adressés : quand on parle d'une personne chère disparue, on parle toujours de soi. Les lettres que je préférais étaient celles de l'été, ou plutôt la lettre de l'été, une par mois d'août, heureuse et affectueuse, présente au partage de ce temps-là. Une lettre pas très différente, sans doute, de celles que recevaient ses amis, mais évidemment, c'était la mienne, donc c'était autre chose. Elles se sont prolongées après l'arrêt de la revue (et pour une raison de temps qui passe et ne passe pas, je ne respecte pas ici le calendrier. D'ailleurs cette lettre-ci n'est déjà plus du temps de la *NRP*) :

Saint Sauveur, le 10 août 1997

Cher Michel,

J'aime décidément beaucoup les vacances surtout quand elles ne sont pas gâchées comme celles de l'été dernier par la menace que vous savez. Même lieu, pourtant, même maison, habitudes et activités semblables et tout est différent, tout est bon !

Outre le plaisir de la bicyclette et celui toujours renouvelé des baignades dans une eau « délicieusement fraîche » comme disait l'ami Vernant, j'ai retrouvé le goût de la lecture, ayant pris la précaution de n'emporter aucun manuscrit. Entre autres, votre cher Conrad, un roman d'aventures encore plus divertissant que Dumas (L'Abysse, de Jean-Christophe Rufin), Les nouvelles russes d'Elsa¹ (au fait, je n'ai pas trouvé l'article de X.) et un roman très fou de Martin Walser, Dorn - vous connaissez ? Pour ce qui est de l'écriture de mes limbes, c'est l'alternance habituelle : épataant / nul. Reste à attendre le résultat,

¹ Qui ne sont pas d'Elsa, mais d'Ossorguine, traduites par Elsa Gribinski sous le titre *Les jeux du destin*.

autour de l'an 2000, tel que je me connais.

Je repasserai par Paris le 18, avant de repartir quelques jours à Lourmarin chez nos amis Catherine Camus et Robert Gallimard.

Voilà, ce n'est pas une « Newsletter » très passionnante, mais elle a l'avantage de ne vous transmettre que d'heureuses nouvelles. Quand même, cette ***, quelle méchante femme ! Digne de l'autre !

(...)

jb

La lettre qui vient date de dix ans plus tôt. C'est « décidément » le même amour des jours de vacances :

Le Coty, le 30 août 1987

Cher Michel,

Ce sera donc une lettre pour le retour, d'autant que je ne trouve pas l'adresse du pressoir à huile, mais cette lettre vous me l'avez d'avance dictée en évoquant la sérénité belliloise, mon persévérant insuccès au tournoi de tennis, les trouvailles verbales de la petite Laure, décidément digne de l'Elsa des grands jours, et la gentillesse, la gaieté revigorante (quand nécessaire) de l'actif Guillaume. Oui, ici, c'est étrange, je vante toujours la mobilité du ciel, de la lumière, et je reconnais l'immobilité du temps : c'est vraiment la même lettre que, si j'en écrivais, je pourrais écrire chaque été - les plages et les courts, la causeuse avec les amis et les yeux des enfants, la petite fenêtre sur la gauche de mon secrétaire encombré, le déjeuner autour de la table du jardin et la factrice qui apporte les nouvelles du jour, commentées avec le café, les livres dont je lis les titres plus que le contenu et maintenant - c'est la fin de la saison - les marguerites à couper, les rosiers à tailler, les bains qui seront un peu plus frais et un peu moins délicieux.

Surtout n'attendez pas avec impatience la préface au Léonard, avec la plus grande indulgence plutôt. Vous n'y trouverez pas la moindre pensée, elle ne comporte que des informations - qui n'en seront pas pour vous. Pourtant ce que j'ai lu de L. de V., les Carnets en partie, le Traité de la peinture en entier, est d'une force, d'une netteté (dans l'obscur) incroyables. Se mesurer à un tel génie n'est pas une mince affaire. Freud, vous vous en seriez douté, avait plus d'audace que moi.

Une bonne nouvelle : le contrat d'édition pour *The Spontaneous Gesture*² est enfin signé (télégramme reçu à l'instant, joint).

Une moins bonne : NRP Solitude ne va pas fort.

Défection de Beetschen, défection probable de Pascal Quignard, et de JP (Jean Pouillon) (la pouille qui ne pond plus...) (je suis obligé ici de mettre un de ces « sic » que J.-B. n'aimait pas), défection pas impossible de votre ami M. S. Reçu l'article du socio-prolo *** qui vous enchantera encore moins que moi et de ***, un jeune universitaire rencontré à Aix, publiable sans plus. Bref, le désastre. Heureusement, la très sérieuse Laurence Kahn, jointe hier au téléphone, a terminé. Et peut-être Michel Gribinski a-t-il rêvé par écrit du destin de Robinson ?... J'en viens à regretter d'avoir éliminé L., c'est dire. Et surtout n'allez pas ironiser que chaque fois je vous serine la même antienne. Enfin, le lundi 7 à 10 h. nous prendrons les décisions qui s'imposent !

Ce matin, Brigitte et les enfants sont partis pour Lillebonne. Je compte rester ici seul jusqu'à vendredi. L'île se vide, je n'aurai plus qu'à me protéger de moi-même, tâche éminemment difficile. D'accord ?

Votre

jb

Le numéro déceptif « Être dans la solitude » a été une réussite, avec le beau « Glenn Gould » de Michel Schneider (dans lequel j'ai laissé passer une énorme et malheureuse coquille qui « changeait tout le sens » d'une idée), et avec des contributions de Didier Anzieu, de Jean-Claude Lavie, de bien d'autres et même de Jean Pouillon enfin décidé à etc.

Encore avant, à Pâques, la même année, toujours depuis la maison du Coty, à Belle Île :

Vive ma petite fenêtre sur ciel et labours, moutons des prés et moutons de mer ! Je me plais vraiment ici. Il fait beau et frais. Je lis, j'apprends le français avec Leyris (Langage tangage), *Saint Augustin*, un livre singulier de Pierre Pachet, Autobiographie de mon père.

Laurette a vu naître un veau, par césarienne, en plein champ... opératoire. Guillaume est joyeux. Françoise R. est là avec ses yeux clairs. Elle parcourt l'île à bicyclette avec son amie Brigitte. Ma libido est sublime (tennis, chaise-longue). On se voit lundi matin. Votre jb.

Le lundi, chez Gallimard, je passais - nous passions - avec un peu d'avance sur l'heure prévue, parfois, pour avoir le plaisir de saluer J.-B. deux minutes en tête à tête. On pouvait trouver le petit bureau vide, tous les papiers (et les mégots) par terre, la fenêtre grande ouverte avec

2 Winnicott, les futures Lettres vives.

l'arbre qui semblait vouloir entrer. Sur la porte, un mot disait : « *Le chef de clan revient de suite* » - allusion sarcastique à une « petite phrase » sur un « clan J.-B. » à l'APF, qui l'avait blessé. C'était la rentrée. On remettait parfois des devoirs de vacances, absolument comme des enfants, avec le sentiment du travail accompli : cette fois, à côté des articles pour la revue, un rapport de lecture que j'avais fait pour la publication du *Darwin Worms* d'Adam Phillips. La sanction n'avait pas tardé, qui arrangeait drôlement deux idées du livre :

Le 18 septembre

Cher Michel,

Vous me direz le mercredi 27 si les vers de terre donnent vraiment le goût du bonheur

Votre

jb

Le mercredi 27, au rendez-vous de travail, après cette phrase, il ne restait plus grand-chose à défendre. D'autres fois, c'étaient des contributions à la revue qui étaient nettement récusées par anticipation et j'ai retrouvé ces quelques mots plutôt fermes sur une feuille de carnet, non datée, mais avec la mention manuscrite du numéro 41 de la revue :

Je trouve cet article emmerdant, prétentieux, hors sujet (relativement), d'un lacanisme non inventif, etc. Vous l'aurez compris : je suis contre sa publication.

On en cause lundi

jb

D'autres lettres, quand même rares, avant et après l'arrêt de la *Nouvelle revue* ont été orageuses, elles témoignaient de graves conflits et d'une très imparfaite séparation entre J.-B. et moi. Aujourd'hui, j'ai l'impression que cela s'est passé au loin. Cela aurait dû se passer au loin, mais le moyen de ne pas être entièrement, pleinement, dans la chose, avec lui ? Il ne fallait pas bien longtemps pour qu'ensuite une nouvelle lettre arrive et reprenne discrètement le fil - soulagement - qui avait semblé définitivement rompu, mais en les relisant, j'y vois les traces de la dissension, comme en négatif, dans son effacement même. Comme l'été 1990 - là je suis certain qu'il y allait de ma faute (je me demande ce que j'avais pu faire) :

Le 24 juillet 1990

Cher Michel,

Parlons NRP donc et ne parlons que de cela (pour aujourd'hui).

L'article de Ch. : je le trouve d'une lourdeur de style rebutante (j'y ai porté quelques corrections jusqu'à la page 12 avant de renoncer) et d'une surprenante (de sa part) indigence de pensée. Je n'y ai pas trouvé une idée, une formule un peu vives. Quelle que soit ma sympathie pour lui, je serais, pour ma part, décidé à ne pas publier cet exposé - manifestement non retravaillé pour la revue et qui, non moins manifestement, n'a guère inspiré son auteur. Si votre jugement va dans le même sens que le mien, on prend notre courage à deux mains - c'est le cas de le dire - et on lui écrit gentiment que ça ne va pas (mais à la rentrée, inutile d'assombrir ses vacances corses). Si vous me trouvez trop sévère, demandez l'avis de François et/ou de Laurence.

*L'article de ***. Bien sûr, il n'a pas suivi ma suggestion qui était de rapporter des cas rencontrés (...) - le « tout venant ». Cela dit, l'article n'est pas mauvais sans être emballant. Rien de neuf, mais de la vivacité d'esprit, de l'entrain, une certaine fraîcheur de néophyte. J'ai préparé la copie. Pouvez-vous le lire, me donner votre avis et, si vous êtes preneur, y apporter au crayon vos propres corrections, puis me le retourner ?*

L'article de Losserand. Je l'ai reçu, mais je ne m'y suis pas encore mis. Pourquoi diable ai-je insisté auprès des auteurs pour qu'ils me fassent parvenir leurs papiers durant l'été, histoire d'alléger notre rentrée ? Voici que presque chaque jour, le facteur m'apporte de la copie !

Les articles de Jacqueline Carroy et d'Edmundo Gómez Mango sont transmis à la fabrication.

J'ai lu, pour mon plaisir, cette fois, Le Monde d'hier de Stefan Zweig, un homme généreux, attachant, qui croyait en l'humanité, au pouvoir de l'esprit et doué d'une immense capacité d'admirer plus grand que lui (Freud par exemple).

Je suis votre ami

jb

« Hier », et le « monde » de notre dispute n'étaient pas encore complètement entrés dans le passé. Quand J.-B. signait « votre ami », cela rappelait toujours que quelque chose avait cloché - comme dans cette nouvelle fois (était-ce une fois tous les douze ans ?). Là, les lignes généreuses, réparatrices, sont venues au dos d'une carte, avec une jolie formule :

Le 26 août 2002

Cher Michel,

Aussitôt rentré, je trouve votre lettre qui respirait le bonheur malgré entorse et dos bloqué, accompagnée des épreuves relues sans tarder.

J'ai été aussi paresseux que vous pendant ces vacances, mais plus itinérant, ce que je n'apprécie pas trop. Il me faut, de plus en plus, un point fixe. C'est curieux, plus je bouge, plus je stagne.

*Appelez-moi dès votre retour,
Votre ami jb*

Je ne reproduirai pas les lettres (vives ! et sans concessions) de fâcheries - il n'y en a pas tant que ça...-, pas plus que celles qui sont trop affectueuses et personnelles. Comme c'est, en principe, une évocation du temps de la *Nouvelle revue*, voici la dernière lettre de l'été, du dernier été de la revue, quand on a préparé le n°50 sur *L'inachèvement*. Je ne peux relire les compliments (mes qualités « neuves » en trois mots dressent de moi un terrible portrait *a contrario*, du temps que je ne les avais pas encore, ces qualités) sans voir la mimique ironique et gentille de l'homme chaleureux et gracieux et charmant et élégant et imparfait (!) et si attachant qu'était J.-B., avec qui nous sommes, moi et tous les autres, tant amusés.

Maintenant, lettres et mots vont retrouver leur place, glissées entre les pages de ses livres ou empilées en désordre dans un dossier comme dans mon souvenir - là où moins elles bougent, moins elles stagnent.

Le 22 août 1994
Au Pyla

Cher Michel,

« Le sentiment congénital » est une réussite totale, achevée. Je n'y ai pas retrouvé ce que vous appelez vos défauts habituels mais vos qualités que je connais, *plus quelques qualités neuves : le style est plus aérien (vive les oiseaux !), la pensée plus aimable et souriante (vive Caterina - et Michela). Et je suis sûr que mon jugement n'est pas faussé par les références faites à ma préface (au Léonard de Freud).*

J'espère que toutes les contributions au numéro 50 ne seront pas de cette qualité. Autrement il faudrait remettre en cause ma, notre (?) décision.

Toujours chapitre NRP : ne vous faites pas trop de souci pour le texte d'Adam Phillips. Il aurait dû en écrire

un spécialement pour nous. Mais peut-être est-il atteint de la prétention à être exceptionnel (M.G. p. 12).

*J'ai reçu l'article de *** - comme toujours solide, d'une culture impressionnante, et comme toujours aussi, un peu ennuyeux - et celui de Roger Grenier, qui se promène à sa manière à travers des citations pour se conclure douloureusement (quelques lignes discrètes, le pathos n'est pas son fort).*

Quant à moi, quelques pages seulement pour l'instant. C'est que j'ai repris mon récit de l'été dernier auquel j'avais trop vite, par paresse, mis un point final.

J'ai suivi votre conseil : faire de ce texte fragmenté, pas ou mal construit, une histoire. Bien ou mal m'en a pris, je ne sais trop. J'y intègre en les modifiant des pages déjà écrites, j'en écris surtout d'autres, cela devient une sorte d'histoire de vie... ou de cas.

Conséquence : un problème pour l'éditeur du volume VARIA II. Le récit commence en effet par la scène de Friback « Me cherchiez-vous Madame ? » et se développe à partir de là. Cela m'ennuierait donc que ces pages soient prépubliées - à supposer qu'il y ait une publication de l'ensemble.

(...)

Climat idéal ici : nul besoin de chaussettes ni de chandails. Jardin, piscine, l'océan au-delà des pins, et une mer plus calme, au bout du chemin en pente, douce comme la vie peut l'être, parfois.

Retour le 1^{er} septembre.

*Votre
jb*

Un libre penseur

Jean-Claude Rolland

Je n'ai guère de plaisir à écrire ces lignes. Écrire signifie que J.-B. n'est plus, définitivement, et je ne peux l'admettre. Je ne le perds pas de vue ; il est là non loin de moi, pas non plus trop près, comme il savait l'être avec ceux qu'il honorait en les acceptant pour ses proches. Je le revois avec son regard malicieux, pénétrant avec acuité l'âme de son interlocuteur dont il savait discerner ce que celui-ci retenait au plus profond de lui, ses pensées les plus nobles ou les plus audacieuses ; car les hommes sont ainsi faits qu'ils exposent au monde leurs défauts et ne dévoilent qu'à leurs intimes leurs vertus. J.-B. aimait les hommes, il aimait l'intimité qu'il savait instaurer avec eux, qu'ils soient des analysants, des candidats, des supervisés, des collègues ou des auteurs en attente d'édition. Ce même fil rouge d'amitié affectueuse et d'admiration toujours critique unissait les multiples facettes de son activité d'analyste, d'éditeur, de directeur de revue - et il en fut sans doute ainsi dans sa fonction première de professeur qui nous reste mal connue. Ceux qu'il avait élus de son attention s'en trouvaient grandis de plus d'existence. Il n'y a qu'à J.-B. que j'ai connu ce mode d'être, qui a fait modèle dans notre institution. Longtemps avant de l'avoir approché, pour l'avoir entendu intervenir dans nos assemblées, toujours avec justesse et profondeur, j'étais déjà édifié par ce qu'il était.

Winnicott était nourri du texte freudien, on en repère aisément de nombreuses cryptomnésies dans ses propres articles ; et cependant il est rare qu'il le cite. Son rapport à Freud n'était pas un rapport de déférence ou de subordination à un maître. Il se laissait plutôt inspirer par la pensée visionnaire de Freud, comme Rimbaud par Baudelaire et ce dernier par Victor Hugo, puis laissait cette pensée matricielle se développer dans sa propre pensée et se concrétiser dans d'autres visions. Je pense bien sûr à celles qui concernent le lien de la mère et de l'enfant que la théorie freudienne anticipait à peine et qui apporta à la pratique analytique une épaisseur,

une densité - et une légèreté - inattendues. J.-B. fit de même exactement, et autrement. Certes il se référa à Freud avec force et assiduité, ce dont témoigne entre autres sa collaboration essentielle au *Vocabulaire de la psychanalyse* et l'édition des *Nouvelles traductions* de l'œuvre freudienne ; certes dans ses écrits théoriques, il le commenta avec constance et pour le plus grand profit de l'auteur cité - je pense à l'image du compartiment de chemin de fer ; mais toujours il fit preuve par rapport à cet aîné d'un détachement, d'un écart, d'un pas de côté qu'il devait juger être la condition de sa liberté « sartrienne » de penser. Je l'ai entendu critiquer les analystes qu'il sentait trop attachés au texte freudien comme à un fétiche doctrinal. De même critiquait-il les penseurs érigeant en système la doctrine freudienne et perdant de vue la nature fragmentaire, morcelée de l'œuvre qui fait sa créativité et sa force d'attraction. Pour lui Freud était d'abord un écrivain, titre qu'à la fin de sa vie, il préféra, pour lui-même, à celui de psychanalyste. Sa distance face à toute doxa fut une constante de son inspiration.

Je ne lui donne pas tort, je ne lui donne pas raison. Je trouve simplement qu'il a ouvert une question essentielle que je voudrais ne jamais voir se refermer : le texte freudien est fort d'une alliance rigoureuse entre l'observation des faits cliniques et une spéculation théorique métapsychologique soumise à une contrainte sans faille. Plus que sur une doctrine, il ouvre sur une méthode : une méthode de compréhension et de traitement de l'activité psychique. Certains analystes, c'est sûr, optent pour la première. D'autres, c'est le cas de Winnicott et de Pontalis - et, notons le, de ceux qui se réclament comme lui d'un « après Freud », optent pour la seconde. Opter pour la méthode, cela veut dire rester amarré à l'héritage reçu par l'inspiration, se laisser dévoyer par celui-ci, puis lui accorder dans sa propre pensée une nouvelle existence, une nouvelle forme.

Il n'est pas opportun de recenser l'ensemble des apports de Pontalis à la théorie analytique. D'abord parce qu'il faut tenir compte de ce qui fut l'objet d'une transmission orale, assez paradoxale pour cet homme plutôt connu comme un homme du livre. Mais J.-B. aimait parler, écouter et il avait le génie de restituer par des interventions souvent époustouflantes de concision et de justesse - de *Witz* - la chose nouvelle, encore inouïe que l'échange verbal avait fait surgir entre les interlocuteurs. Ainsi bien des concepts qui firent le sol de sa pensée psychanalytique furent-ils transmis oralement avant de faire - ou pas - l'objet d'une formulation théorique explicite. Ce fut le cas du concept dit « relation d'objet » largement diffusé dans la psychanalyse contemporaine quoiqu'avec des contenus probablement fort différents. Elle était pour J.-B. un outil essentiel de la compréhension et du maniement du processus analytique - peut être aussi du processus littéraire. C'est pourquoi, avec Catherine Chabert et le Comité de rédaction des *Libres cahiers pour la psychanalyse*, nous lui avons dédié le numéro *Le moi et l'objet*, consacré à cette question.

Pour J.-B. l'objet définit « cela » qui, dans la personne aimée, appelle électivement le désir et le comble, alors même que ce « cela » reste absolument inconnu à l'amant. L'objet est l'épure de la personne ou de la chose aimée, « cela » qui est le répondant de la pulsion et que celui-ci, en l'anticipant, en quelque sorte invente. C'est ainsi que dans le roman de Jensen *La Gradiva* - que Pontalis publia - Norbert retrouve, invente, au travers de sa passion pour la fresque pompéienne et l'archéologie, la figure de l'enfance aimée et perdue de Zoé. Pour J.-B. le travail analytique, l'écoute, dans sa patience et sa confiance, se soutient d'une quête de retrouvailles de l'objet perdu - une manière, très incarnée, de ce que l'on appelle, plus doctement, le retour du refoulé ou la levée de l'amnésie infantile. Et avec cet exemple de Jensen, on voit combien, pour lui, exercices psychanalytique et littéraire étaient parents, non d'une manière mondaine, mais parce qu'engageant des procédures très proches l'une de l'autre. Analyser, écrire, lire, éditer étaient pour J.-B. les faces diverses d'une même passion et les expressions d'un même talent.

Et derrière cela, la passion de la langue. Ce détachement, ce pas de côté, que nous notions chez J.-B. dans son rapport à Freud, cette affection forte mais

décalée pour l'aîné admiré, nous la retrouvions dans son rapport à la langue - sa langue maternelle - qu'il savait écouter à jour frisant, en ne lâchant jamais, ce qui fait son essence poétique, la discrète disjonction faisant dissoner le signifiant du signifié, l'énonciation de l'énoncé. À l'occasion de ma candidature à l'Institut de formation de l'APF, je rencontrai pour la première fois J.-B. Pontalis. La générosité de son accueil, l'aura de sa personne, et sans doute beaucoup d'autres choses, m'amènèrent à m'ouvrir à lui bien plus loin que je ne l'avais prévu et même qu'il n'était nécessaire. Ainsi lui parlai-je du malheur ordinaire qui avait caractérisé mon enfance d'avoir perdu précocement ma mère et d'avoir dû traiter avec une belle-mère dont, par euphémisme, je dirais que rien d'harmonieux n'eut jamais lieu entre nous. Puis je racontai mes premières années cauchemardesques de lycée où je ne comprenais rien, ni à ce que je faisais là, ni pourquoi ; je ne comprenais rien au français, rien au latin, à l'allemand, aux maths, à l'histoire, aux sciences naturelles... Jusqu'au jour où, en troisième, classe à laquelle j'étais parvenu par je ne sais quel miracle, un professeur d'histoire, chez qui je rencontrai pour la première fois une réelle bienveillance, évoqua la façon dont, lui, comprenait l'épopée napoléonienne : aussi longtemps, pensait-il, que l'empereur eut à sa disposition une armée de jeunes français révolutionnaires, il emporta toutes ses batailles ; mais du jour où, face à l'ampleur des combats, il dut s'entourer d'une nouvelle armée de mercenaires, alors les défaites se substituèrent aux victoires. Ce récit m'illumina, je trouvai soudain un sens à l'histoire et j'y entrai avec enthousiasme, mais je ne savais pas encore quelle analogie s'était alors organisée entre la « grande histoire » et mon histoire personnelle. J.-B. fit alors le lien avec ce que je lui avais dit de ma mère et de ma belle-mère et parla d'une « belle-mère mercenaire », ou d'une « belle mercenaire ». Nouvelle illumination qui, de façon fulgurante, me contraignit à remettre en perspective toute mon histoire.

C'était là ce que je serai amené à identifier plus tard comme une « interprétation analogique ». J.-B. écoutait les jeux que la parole fait subir à la surface de la langue, comme les courants profonds d'un étang le font à la surface de l'eau, là où la langue capte l'inconscient, le lit. J.-B., comme Freud, n'a pas théorisé ce lien de la langue et de l'inconscient, mais ils l'ont

tous deux connu et nous en ont transmis, par des voies latérales, quelque chose. Et je ne me connais pas de plus grande reconnaissance à J.-B. que de m'avoir autorisé à poursuivre explicitement cette exploration.

De nombreuses années plus tard, je lui rappelai cet événement. Nous étions dans une maison de campagne, en automne, devant le feu d'une cheminée ; c'était au crépuscule après une promenade. J.-B. ne s'en souvenait pas et s'exclama : « quel esprit j'avais à l'époque ! ». Cela me surprit : peu d'entre nous, tant qu'ils sont actifs, sont sensibles au « temps qui passe », qui apporte avec lui le déclin. J.-B., lui, l'était, comme il était attentif à tout ce qui fait l'homme, son histoire, son destin, sa biographie. C'est pourquoi, je crois, il écrivait, comme Proust, pour capter, dans l'intimité de l'écriture, tous les fils qui font une vie, un être.

Souvenirs de supervision

Jacques André

De la supervision, Lagache disait qu'elle était d'abord destinée à analyser le surmoi de l'analyste en formation, et notamment les identifications à son propre analyste. La formule ne manque pas de pertinence, même s'il est assez paradoxal d'attendre d'un exercice aux appellations si surmoïques (supervision, contrôle) qu'il allège ce fardeau, alors même qu'il n'est jamais à l'abri de l'alourdir en y ajoutant les identifications au contrôleur. Les chemins de la liberté ne sont pas les mieux éclairés. J.-B. Pontalis a été mon deuxième superviseur, après une première expérience en compagnie de Christiane Guillemet. Ce qui m'avait attiré chez celle-ci était son « étrangèreté », quelqu'un très loin de moi, voyageant dans des contrées psychiques jamais explorées, mais que mes premiers patients m'amenaient à découvrir. Je l'avais entendue prononcer une phrase qui m'avait aussitôt décidé à la solliciter : « Si on demande à l'enfant névrotique avec quoi il voit, il répond « avec les yeux » ; l'enfant psychotique dit : « avec le soleil ». Avec quoi tu entends ? « avec les oreilles », répond l'enfant névrotique ; « avec la musique », dit l'enfant psychotique. » Christiane Guillemet n'était pas psychotique, mais elle avait cette capacité de voir, de faire voir avec le soleil. J.-B. Pontalis, tout comme moi, voyait avec les yeux. Par la formation philosophique, l'expérience culturelle commune, J.-B. Pontalis pouvait m'être aussi « familier » que Christiane Guillemet m'était étrangère. Et sans doute un désir de complicité plus que d'inconnu a participé à la demande que je lui ai adressée.

Je ne sais si Pontalis aurait repris à son compte la formule de Lagache, je compris en tout cas après coup que mon surmoi avait aussi retenu son attention. S'il avait dû le nommer, il l'aurait sans doute appelé « savoir ». C'est ce qu'il avait confié à la commission de validation, le sentiment de m'avoir permis de me déloger de la position de « celui qui sait ». Le suspens de l'écoute est plus encore un suspens des *attendus* de l'écoute. Nulle analyse n'est

permise si le moi de l'analyste ne peut s'autoriser le vacillement de ses plus tranquilles certitudes. Combien de fois ai-je pu vérifier depuis à quel point la dynamique d'une cure est plus garantie quand elle emprunte une voie à laquelle on n'avait jamais pensé, que lorsqu'elle vient confirmer ce que l'on pressentait...

Jamais je n'ai entendu dans la bouche de J.-B. Pontalis cette hostilité rudimentaire à l'égard de l'université que d'aucuns, à l'APF, pouvaient à l'époque véhiculer. C'est plus l'infléchissement « universitariste » du savoir qu'il visait, le côté thèse contre thèse, les raisons trop claires, les théories trop définitives... La pensée de Jean Laplanche, le vieux compagnon du *Vocabulaire*, n'était jamais très éloignée à l'heure de ce débat. Le côté « théorie généralisée » ou « traité de l'inconscient » excitait la verve critique de Pontalis. Et en même temps, cela a toujours été émouvant pour moi de l'entendre, quand il parlait de « *Tabula* » (surnom latin dont il avait doté son ami « Laplanche » en hypokhâgne), ne jamais démêler l'amitié du désaccord.

À l'engagement de la supervision, Pontalis avait mis une condition : que le patient ne soit pas un obsessionnel. Bref, qu'il ne soit pas trop comme nous... On a été servi au-delà de nos espérances, l'étrangèreté de la patiente valait le voyage, bien au-delà des lignes de frontière, du côté où on voit avec le soleil, où l'on dit moins ce que l'on sait ou même que l'on ne sait pas, que l'on n'apprend à parler. Cet *infans* nous a séduit à sa manière, même si dans un moment de complicité masculine nous avions convenu que ce n'est pas « le genre de femme avec laquelle il ferait bon vivre. »

Un jour où elle avait oublié le code de la porte d'entrée et multiplié les essais infructueux, elle eut ce commentaire, qui aurait pu valoir d'exergue à l'ensemble de la cure : « Le désordre n'ouvre pas la porte. » J.-B., je parle cette fois plus de l'ami que du « contrôleur », était un amoureux de la phrase, cette phrase et beaucoup d'autres. Aucune supervision, comme aucune analyse,

n'est à l'abri de la connivence inconsciente. Cette notion nous avait beaucoup fait discuter, ce qui ne veut pas dire qu'elle nous a épargnée. L'humour en était souvent le terrain privilégié, mais au fond principalement l'amour des mots. Sans trop m'en rendre compte au début, la chose devenant petit à petit consciente, je savais ce qui lui faisait plaisir, pas tant un bon mot qu'une phrase inventive. Je me souviens d'un de ces « cadeaux »... La patiente avait vu réapparaître un eczéma disparu depuis l'enfance, pas n'importe où, au doigt de l'alliance. Je lui dis : « Le doigt de la bague au doigt ? » Succès assuré lors de la séance de supervision suivante... Notre échange progressant, il me devint plus aisé de formuler des désaccords éventuels, jusqu'à la critique. Il devait être question ce jour-là du style de l'interprétation, je fis cette remarque : « Vous qui idéalisez le tact... » « Idéaliser ? Moi, jamais, ni rien ni personne ! »

S'il est un style d'interprétation que l'on imaginait ne pas lui plaire, c'est bien le style kleinien. Mélanie Klein n'a jamais vraiment été en odeur de sainteté à l'APF, sa version « plomberie » de la vie psychique ne pouvait guère séduire les amoureux du *Witz*. Il n'est guère douteux que J.-B. Pontalis a participé à cette mise à l'écart, le manichéisme du bon et du mauvais sein n'était pas sa *cup of tea*, et cela malgré l'article (« Nos débuts dans la vie selon Melanie Klein ») qu'il avait consacré à une

œuvre dont il respectait l'originalité. Je lui avais demandé si d'aventure un jeune auteur inconnu nommé « Melanie Klein », original mais écrivant avec ses pieds, lui avait proposé un article pour la *Nouvelle revue*, l'aurait-il publié ? « Il y a doute... » Plus drôle, il m'avait raconté comment un jour au bois de Boulogne, se promenant avec sa femme, elle enceinte, lui équipé d'un léger sac à dos, ils avaient croisé Joyce McDougall, kleinienne d'occasion et incidemment mon analyste, qui n'avait pas résisté au plaisir d'une interprétation sauvage : « Alors J-B, vous portez sur le dos ce que votre femme a dans le ventre ! » Qu'il ait détesté c'est peu dire, plutôt un accès de rage, difficilement contenu et retenant avec peine une réplique assassine.

Après la supervision, J.-B. a rapidement remplacé Pontalis. L'expérience de la cure est restée le terrain privilégié de nos échanges. Une semaine avant sa mort, nous avions rendez-vous pour déjeuner, toujours le même bistrot de la rue de l'Université (!) qui avait remplacé celui de la rue Peronnet, notamment pour parler du dernier manuscrit que je voulais lui soumettre et qui commençait à prendre forme, après les trois premiers livres de fragments déjà publiés dans sa collection. Il me laissa un message sur le répondeur de mon portable, il s'y trouve toujours, ineffaçable : « Jacques c'est J.-B., nous devons déjeuner demain, ça ne va pas coller, j'ai des ennuis de santé assez sérieux, donc on remet ça à plus tard... »

Un genre de commencement

Laurence Kahn

« Car le langage n'est pas composé de concepts, *il l'est de mots* », écrit Yves Bonnefoy dans les *Entretiens sur la poésie*. Je crois que c'est sous ce signe que j'ai rencontré J.-B. Pontalis. Et la rencontre a duré.

« Questions de mots »¹ : la relation que j'ai entretenue avec le clinicien remarquable qu'il était prit sans doute son origine dans ce qu'il écrivait dès 1967. Je n'étais alors pas psychanalyste. Et durant les dix années qui suivirent, ce fut encore avec les yeux de l'anthropologue que j'ai lu la *Nouvelle revue de psychanalyse*. Mais en vérité, dès le premier numéro, ce fut le mélange des genres, de tous les genres - styles, objets, références, approches, Machiavel et les Grecs, « L'interprète et son cercle », les « Fétiches sans fétichisme », et encore Jean-Pierre Peter et son histoire de la médecine, la liste est longue - qui me passionna. Un mélange qui refusait d'abdiquer devant l'ordonnement des « secteurs » de compétence, qui s'insurgeait contre le destin de l'analyse d'être un « morceau de savoir au sein d'une connaissance positive ». En un mot, les professionnels de la profession étaient priés de réviser leur conception des frontières, et déjà cela guidait ma démarche d'helléniste lorsque j'écrivais *Hermès passe*.

On a beaucoup dit qu'il s'agissait là d'un style *NRP*, et que ce style avait fortement déterminé celui de l'APF. Je crois surtout que c'était le style de l'homme. Lorsque je sonnai à sa porte au début de 1984, cherchant à apprendre mon nouveau métier, c'était encore cela qui me poussait à m'adresser à J.-B. Pontalis. « L'expérience psychanalytique se déploie tout entière dans le langage mais elle est en son fond contestation du langage conceptuel. »². Ayant été auparavant formée par Vernant, j'avais considéré que, en la matière, j'allais certainement rencontrer de sérieuses difficultés.

Une question de mots, en effet : voilà le paradoxe que Pontalis soutenait fortement et qui contestait l'armada des modèles structuraux. Est-ce cela qui très

tôt retint mon attention ? Même si cette perspective n'est jamais qu'une reconstruction, il avait bel et bien écrit : si en chacune des sciences de l'homme on peut retrouver « un écart entre l'appareil notionnel qu'elle met en jeu et l'ordre des phénomènes dont elle entend rendre compte », « la méthode psychanalytique ne cadre pas avec un tel modèle épistémologique : l'appropriation de ses concepts par le psychanalyste ne lui garantit aucunement - bien au contraire, diront certains - une meilleure écoute ».

Paradoxe, permanence d'un dilemme : la contestation était à ses yeux la condition *sine qua non* de l'écoute analytique. Car la discorde est intrinsèquement liée à la langue psychanalytique. Celle-ci, nécessaire dès l'instant où l'analyste souhaite se faire entendre de ses pairs et *a fortiori* de la communauté des chercheurs, « constitue un dépôt de savoir ». Mais, la soif de rigueur scientifique fait aussitôt encourir le risque de « méconnaître la visée de l'expérience analytique qui est celle d'un non-savoir »³. Et parce qu'à ses yeux elle était l'âme même de l'œuvre freudienne, la contestation a traversé toute l'œuvre de Pontalis. Disant cela, je n'ignore pas combien J.-B. récusait justement l'idée d'œuvre, préférant que l'on appréhende l'ensemble de ses écrits comme des voies de passage - là où justement cela ne passe pas -, comme un travail en chantier - mais le chantier était conçu pour ne pas s'achever -, comme une pensée en chemin - et la « dynamique » de Klee est, là, toute proche : « *Werk ist Weg* ».

Néanmoins, quoi que J.-B. ait récusé ou revendiqué, il faut bien admettre qu'une volonté forme le fil rouge de ces décennies d'écriture : une pratique de l'analyse qui prenait appui sur la conceptualisation freudienne sans pour autant méconnaître le caractère impossible de la tâche. Une volonté, une détermination qui ne s'exprime jamais sur un ton apocalyptique ou sybillin, qui ne sacrifie rien à la rhétorique et ne se dit jamais de manière

1 « Questions de mots », *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1968, p. 157-178.

2 *Ibidem*, p. 169.

3 « Du vocabulaire de la psychanalyse au langage du psychanalyste », *Après Freud, op. cit.*, p. 126-127.

arrogante. Il s'agit simplement de la maladie incurable de notre métier - et il serait tellement préférable de ne pas tenter de la guérir -, constamment saisi entre récit et expérience. C'est ce déséquilibre natif qui passionnait J.-B. Pontalis et lui faisait rechercher ce qui, selon lui, avait été la force de Freud, la force même de « L'utopie freudienne » : porteuse tout à la fois d'unité et de diversité, faite de strates successives qui bouleversent la perspective, la démarche sans cesse « cherche ailleurs son équilibre, ou son déséquilibre »⁴. Pas de découpage, donc : tout le champ anthropologique est d'emblée présent dans les lettres à Fließ. Ni de rupture : les deux topiques, loin d'être des constructions autonomes et différenciées, sont parfaitement solidaires. Encore moins de « savoir cumulatif » ou de reniement : Freud ne fait qu'obstinément radicaliser la représentation des conflits inhérents à la vie psychique.

Oui, il s'agit bien d'une « question de mots ». Et ceux-ci, si l'on consent à leur pouvoir de déséquilibre, nous conduisent droit dans la difficulté de signifier les mouvements psychiques. En 1970, toujours : « Soit, par exemple, la notion d'incorporation, où les psychanalystes voient le prototype corporel, la matrice, de l'identification. Mais si l'on insiste sur "corporel", d'une part on risque de valoriser indûment un organe (la bouche), une fonction (l'ingestion de nourriture), un stade (oral), alors que d'autres zones érogènes (la peau par exemple), d'autres fonctions (comme la vision) peuvent servir de support à l'incorporation et que, même si l'oralité en constitue le modèle, elle n'est nullement limitée au stade oral; d'autre part, on risque de l'assimiler à un processus "objectif" et de méconnaître l'essentiel, à savoir sa dimension fantasmatique et les significations qui lui sont attachées (à la fois destruction de l'objet et conservation au-dedans de soi, assimilation de ses qualités, etc.). Mais, à l'inverse, définir l'incorporation comme un processus "purement" fantasmatique reviendrait à y voir le simple corrélat imaginaire de l'intériorisation, tenue, elle, pour un processus appartenant au registre du "mental". Et c'est alors non seulement l'originalité de la notion d'incorporation qui est perdue mais son articulation avec des notions relevant du même champ d'opérations (introjection, intériorisation, identification) »⁵. Qu'attendent du langage les psychanalystes? N'est-il que le signe trompeur d'une réalité ? Mais alors qu'entendre lorsque nous parlons de réalité

psychique ? « L'exigence en cause est la suivante : reconnaître à l'inconscient au moins autant de réalité qu'à l'événement (*réalité psychique*). L'hypothèse topique et l'affirmation de l'irréductibilité du conflit sont rigoureusement indissolubles »⁶. Il écrivait cela dans *L'Arc* en 1968.

La force de l'entendement clinique de J.-B. Pontalis tenait ainsi tout à la fois à sa remarquable connaissance de l'œuvre freudienne et à la nécessité de s'émanciper du quadrillage théorique qui fixe et fige la pensée. Localiser autrement les nœuds de la complexité des cures, c'est-à-dire délocaliser ce qui semble s'être progressivement si bien circonscrit que le tracé est devenu bornage, trouver de nouveaux lieux en perdant de vue le connu afin de créer une vision nouvelle : par la suite, « Non, deux fois non » a exemplairement illustré cette manière de penser l'analyse, qui voulait non seulement *définir*, mais encore *démanteler*⁷. Outre qu'il s'agissait de lutter contre le mouvement qui tendait à « émousser les arêtes vives » de la notion, J.-B. Pontalis bravait ce « signe des temps » qui, déjà, poussait les analystes à considérer qu'ils ne rencontraient plus que des « cas impossibles ». Mouvement renforcé, soulignait-il, par le penchant inverse, celui d'un souci thérapeutique, guidé par la promesse de processus positifs à la mesure de nos vœux de créativité. Le refus de tout dogmatisme, celui qui lui fit contester aussi bien la parole du maître Lacan que l'usage du « signifiant magique »⁸ qu'était devenue la pulsion de mort dans l'appareil théorique kleinien, était aussi bien ce qui l'amenait à prendre de front la dislocation qui, inlocalisable, œuvre en chaque instance psychique, cessant par là même d'être la propriété de l'une d'entre elles.

De ce point de vue, les « nouvelles indications de la psychanalyse » étaient un slogan légèrement suspect à ses yeux. Ce que j'ai eu à connaître de fort près avec J.-B., tant on pouvait caractériser l'analyse dont je lui parlais comme celle d'un cas limite. Mais la caractérisation, justement, n'était pas son fort. Pour lui, il n'était de structure psychopathologique qui soit exempte de cette puissance de déliaison et de déchaînement qui conduit à l'enclavement de l'activité mentale. Et celle-ci pouvait

4 « L'utopie freudienne », *Après Freud*, p. 98-113.

7 « Non, deux fois non », publié à l'automne 1981 dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, a pour sous-titre « Tentative de définition et de démantèlement de la "réaction thérapeutique négative" » (repris dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 73-99)

8 « À partir du contre-transfert : le mort et le vif entrelacés », *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 240.

4 « L'utopie freudienne », *Après Freud*, p. 99.

5 « Questions de mots », *Après Freud*, p. 168-169.

prendre les formes les plus contradictoires : ou bien la virulence de l'« inclusion » de l'analyste dans le trop-plein d'une excitation qui garantit la présence quasi-hallucinatoire de l'objet ; mais tout autant la compulsion à mentaliser, quand s'enchaînent rêves, souvenirs, affects au point que l'analyste, tout d'abord trompé par ce trop beau fonctionnement, finit par s'apercevoir que dans ces cas la cure est soumise à l'impératif inverse : « que ça prenne sens pour que ça ne prenne pas corps »⁹. Pour J.-B., la sauvagerie de l'inconscient ne baissait jamais pavillon, et l'analyste ne devait jamais baisser la garde.

Est-ce à dire qu'il devait se garder ? Certes, non, bien que le bouleversement ou le malaise le porte à une telle protection. Ou bien alors il s'agissait de ne jamais baisser la garde devant ce qui se présentait comme des évidences en forme de préjugés. Que la « chose soit là », en présence, « livre de chair » exigée par le transfert¹⁰, et qu'elle soit là précisément parce que l'analyste a toléré le trajet non programmé de la psychanalyse *in vivo* : en matière de résistance, il voyait aussi, il voyait surtout celle que les analystes opposent à la découverte freudienne, qui ne faisait qu'un avec celle qu'ils opposent à l'épreuve de l'étranger. Résistance à l'instabilité des mots freudiens, résistance au contre-transfert, lui qui réclame du tact pour palper la « surface, lisse ou rugueuse, poreuse ou blindée »¹¹, résistance aux mouvements déclenchés chez l'analyste en réponse à ce qui lui est signifié, transmis et destiné - qu'ils soient ceux *corporels* parfois infimes, ou ceux *psychiques* qui paralysent. Dans la supervision avec J.-B., on rentrait dans les détails. Tout n'était que détail.

Et si la recherche de la voie intermédiaire était bien l'un de ses axes, si à ses yeux les patients « intraitables », ceux qui réagissent négativement à ce que l'analyste considère comme le fer de lance de sa propre action, sont précisément ceux « qui refusent obstinément l'intermédiaire dans tous les sens de ce mot »¹², si cet espace ne peut être créé qu'à la condition que l'analyste accepte d'être « visé dans le présent, en personne, dans son être, dans sa chair », c'était non parce qu'il aurait fallu « dépasser » les couples d'opposés, mais bien parce que

ceux-ci, actifs dans toutes les parties de nous-mêmes, ne connaissent pas de frontières.

En ce sens, ce que Pontalis hérite de Winnicott est considérable. Mais ce n'est pas parce que « l'espace transitionnel » relèverait d'une forme de conciliation, ou d'un penchant pour le flou, l'incertain, l'indéterminé. J.-B. s'est toujours reconnu dans l'indocilité et l'opiniâtreté de Winnicott, « un insoumis »¹³. Et lui-même a manifesté une même insoumission à Winnicott en faisant une pleine place à la pulsion de mort, à cette « atopie », à ce « principe de "discord" »¹⁴. Si « le travail du psychanalyste vise à ce que l'espace psychique ne soit pas seulement une surface mais prenne corps, gagne une épaisseur, une chair, acquière une liberté de mouvement et de jeu, cela implique qu'il ne peut pas éluder le travail antagoniste de la mort, qu'il doit se porter à sa rencontre ».

Se porter à la rencontre : J-B était un homme élégant, dont on a mille fois salué le charme, la chaleur, la distinction. Mais il était aussi un homme sévère, grave, déterminé. Aurait-il mené à bien tant de projets si cela n'avait pas été le cas ? Tout en douceur, il ne cédait pas et ne lâchait rien de la controverse. J'ai aimé cela en J.-B. Assurément, il fallait accepter d'en payer le prix, celui qui, dans l'apparence de la tempérance, pouvait conduire au conflit. Mais c'était aussi la qualité de cet homme, d'être finalement sans indulgence. Une immense qualité à la mesure de sa rigueur analytique. J'eus à connaître celle-ci sous un autre jour lorsque, durant les cinq dernières années de la *Nouvelle revue de psychanalyse*, il m'invita à travailler dans l'équipe rédactionnelle. L'exigence n'était pas moindre. Je pourrais même dire que c'était exactement la même que celle que j'avais connue dans la supervision - simplement vue par un autre bord. Dans cet antre d'hommes, il me fallut trouver mon style, et qu'il soit vraiment le mien, car rien ne lui déplaisait tant que la soumission... si ce n'est peut-être l'insoumission.

En tout cas, quand en 1984 j'ai sonné à sa porte, j'ignorais combien il se porterait à ma rencontre, moi qui m'adressais à lui comme un apprenti va vers un maître luthier pour apprendre les secrets de l'art. J.-B. était un vrai maître luthier. Je crois que le premier alto de ma fabrication ne fut pas le sien, mais bien le mien, avec une résonance propre. Grande est ma dette.

9 « Bornes ou confins ? », *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 212-213.

10 *La force d'attraction*, Paris, éd. du Seuil, 1990, p. 70-7, puis p. 109.

11 « Le mort et le vif entrelacés », *Entre le rêve et la douleur*, p. 225.

12 « Penser l'intermédiaire », dans F. Gantheret et J.-M. Delacomptée (éd.), *Le royaume intermédiaire : psychanalyse, littérature autour de J.-B. Pontalis*, Gallimard, 2007, p. 307 puis p. 318.

13 *Ibid.*, p. 320

14 « Sur le travail de la mort », *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 248, puis p. 251.

Autorité de la liberté

Dominique Scarfone

Au rez-de-chaussée de chez Gallimard où il m'avait donné rendez-vous, rue Sébastien Bottin, j'attendais qu'on me dise de monter quand j'ai vu passer un ou deux écrivains célèbres - rien pour diminuer le trac qui s'était installé en moi à l'idée que j'allais rencontrer Pontalis en tête-à-tête. J'arrivais du Sud de la France où j'avais séjourné quelques jours, mais je me sentais tout frais débarqué de la lune et ne savais plus ce que je pourrais bien lui dire. Je venais lui apporter une copie de la revue *Trans* dont j'étais le directeur et qui venait de publier « La saison de la psychanalyse », texte qu'il avait lu devant la Société canadienne de psychanalyse quelques mois auparavant.

On m'a enfin dit de monter vers son bureau. Dans l'escalier étroit qui y menait mon trac avait diminué. Son bureau allait me permettre de me détendre complètement ; il correspondait tout à fait à l'idée que je me faisais du monde de « Jibé », un univers tout tourné vers la vie de l'esprit, mais sans la moindre ostentation ; c'était simplement un lieu de travail - « mon autre vie », m'avait-il dit -, mais un lieu qui, comme sa pensée, semblait contenir bien des recoins, faits de pénombre et de lumière, selon une architecture qui, pour paraître désordonnée (il n'y a pas de « système Pontalis » !), offre soudain des points de vue inattendus et inestimables.

J'étais à peine assis dans le bureau de « Jibé » que Roger Grenier est entré lui demander quelque chose. Pendant qu'ils discutaient de je ne sais plus quoi, je pouvais contempler à mon aise les photos épinglées sur le mur en face de moi, dont une bien en vue de Jean-Claude Lavie : lettres, psychanalyse et amitié, tant de richesses dans ce lieu si sobre ! J'ai aussi eu le temps de penser que, n'eût été le tragique accident de voiture, j'aurais pu y croiser Camus ! C'est dire combien ce lieu abritait pour moi un mythe : la maison Gallimard, l'ancre de culture, la maison de la mythique *NRF* et de la tout aussi mythique *Nouvelle revue de psychanalyse*. J'étais là, jeune directeur d'une revue qui, outre-mer, cherchait à imiter, bien qu'avec des moyens très modestes, la dé-

sormais défunte *NRP*, et son fondateur m'y accueillait ! « Jibé » me mit tout de suite à l'aise. J'ai vite compris qu'il ne se prenait vraiment pas pour « Pontalis » et que nous n'allions pas discuter de psychanalyse, mais parler plutôt de nos amis communs et de la revue dont je lui apportais une copie.

Une autre fois, il m'avait reçu dans son cabinet, rue du Bac. Il venait tout juste de mettre fin à ce qui pour moi était « la » revue de psychanalyse, et j'avais eu le courage de lui demander pourquoi. Il m'a d'abord donné quelques explications rationnelles, puis a fini par avouer que la *NRP* était peut-être trop « sa chose » pour qu'il se résigne à la laisser devenir autre. Il a alors fait un geste vers l'étagère qui faisait face à son fauteuil et sur laquelle se trouvaient les cinquante numéros de la revue ainsi que les volumes de la collection littéraire qu'il dirigeait. Il m'a dit que c'étaient les deux réalisations dont il était le plus fier et que si la *NRP* nous manquait, il n'y avait qu'à créer d'autres revues : « D'ailleurs, avait-il ajouté, vous n'avez qu'à prendre la suite avec *Trans*... » Quelques années auparavant, avec le Comité de rédaction de *Trans*, nous l'avions reçu chez moi, à Montréal. Nous avons discuté de son expérience de directeur, de la politique éditoriale de la *NRP*, du fonctionnement du comité de rédaction... Il nous avait donné quelques conseils, dont celui de ne jamais expliquer pourquoi on refuse un article. Je retiens surtout qu'il avait accordé une authentique attention à notre travail. Quand, dans son cabinet, devant l'étagère, il m'avait invité à « prendre la suite », je m'étais dit qu'il voulait seulement être gentil, puisque jamais je n'aurais osé ne serait-ce que rêver que notre petite revue se mesure à la *NRP*. J'ai néanmoins su beaucoup plus tard qu'il pensait vraiment beaucoup de bien de *Trans*. Un ami commun m'avait appris que Pontalis la lui avait jadis donnée en exemple. Je laisse imaginer le plaisir éprouvé, mais, hélas ! au moment où j'apprenais cela, *Trans* était déjà, elle aussi, chose du passé.

Avec le temps, j'ai fait la connaissance du Pontalis qui aimait rire et faire rire, qui taquinait ses amis, qui imitait les voix et les accents... mais, quitte à faire trop sérieux, je ne peux m'empêcher de signaler ce qui, de son œuvre si variée et fluide, se conserve en moi comme de précieux points de repères. Tout d'abord sa liberté, et sa manière de se situer, et nous avec, dans cet entre-deux qui a été tant de fois associé à son nom : entre rêve et douleur, entre littérature et psychanalyse, entre métapsychologie bien « française » et accueil fait à Winnicott... Je ne dis là rien d'original, mais peu importe : je témoigne simplement des traces qu'il a laissées dans mon univers. Ainsi, souvent je me rapporte à « Questions de mots » (in *Après Freud*) quand je me sens trop tiré du côté d'un langage abstrait, ou au contraire du côté biologisant. Je pense parfois aussi, en souriant, à l'image du « Grand Antonio », ce magicien canadien qui, comme Pontalis le raconte dans *L'amour des commencements*, lui avait soudain fait voir le pouvoir hypnotisant de Lacan. J'ai éclaté de rire dans un train entre Lyon et Paris, m'attirant les regards quelque peu hostiles des autres voyageurs, quand je suis tombé, dans *Fenêtres*, sur le « On m'a volé mon concept ! », et j'y pense toujours quand je suis tenté de croire que j'ai trouvé quelque chose de « bien à moi ». Mais plus que tout, je cite et (me) récite cet aphorisme qui fut pour moi réellement libérateur, autre façon de me situer dans l'entre-deux psychanalytique :

« Le dogme se cache dans la clinique "subjective" tout autant que le fantasme se laisse entrevoir dans le discours qui se veut scientifique.¹ »

Pour moi, tout « Jibé » gît tranquillement là-dessous, éternellement souriant.

¹ In « Bornes ou confins ? », NRP n°10.

En amitié

Miguel de Azambuja

Parfois, lorsque J.-B. m'écrivait un petit mot ou me dédicait un de ses livres, il finissait par : « *En amitié, J.-B.* ». Il ne disait pas *Amitiés*, ou *Amicalement*, des formules de salutation que l'on utilise souvent, port d'arrivée dans la construction d'une amitié (Il a fallu que j'apprenne à emprunter, métèque au bout du compte, ce chemin implicite et strictement délimité des affects et des distances qu'offre la langue française). Mais J.-B. disait *En amitié* et je savais qu'il parlait ainsi non seulement de notre relation et des rencontres qui avaient pu la construire, il parlait aussi d'un *lieu*. J'entendais qu'il disait *Bienvenue en Amitié*, comme si l'amitié était un pays, une terre immense où l'on pouvait courir, bavarder, rire, jouer, parfois s'engueuler. Je pense maintenant à la phrase de Tagore citée par Winnicott dans *Jeu et Réalité : On the seashore of endless worlds, children play*¹. Ou bien à la citation choisie par J.-B. pour la préface du même livre qui semble une réponse ironique : « *But tell me, where do the children play*² », de Cat Stevens. Je me souviens d'avoir lu ce livre en espagnol à Lima et d'avoir découvert ainsi la pensée de Winnicott, je me souviens aussi de la préface de J.-B., dans laquelle il parle des affres de la traduction concernant le mot *playing*. Mais je me souviens surtout, soyons franc, du plaisir que j'ai ressenti quand j'ai appris que ce psychanalyste dont je suivais la piste depuis l'autre rive (il avait écrit le *Vocabulario de Psicoanálisis* avec Jean Laplanche et publié aussi *Después de Freud*, un recueil d'articles dont les idées et la prose m'avaient subjugué), ce psychanalyste avait mis en exergue de sa préface une citation de Cat Stevens... *Bienvenue en amitié !*

Je suis incapable, me voilà désolé, de vous donner le nom d'un champion de tennis de table. Aucun. Le seul nom qui apparaît est celui de José Viacava, champion de mon lycée, maître et seigneur de la raquette au Lycée

La Salle de Lima, vers les années soixante-dix. C'était le temps de la récréation : je me souviens de la précision et de la force, de la foule qui entoure les gladiateurs, du bruit sec de la balle sur le plateau, de la victoire du champion qui signait la fin de la récréation. Et le temps se disloque et les cartes de Rome se superposent, la téléportation est un art permis aux rêveurs. C'est J.-B. qui disait d'ailleurs « ma rêvasserie (..) me permet à bon compte de fausser compagnie à celui qui suis devenu ». Et me voici face au Viacava de la psychanalyse, quarante ans après. « Venez, allons jouer » m'a-t-il dit et nous démarrions un match fiévreux à trois sets où je finis par vendre chère ma défaite.

Le « Venez, allons jouer » que J.-B. m'avait offert ce jour restera gravé dans ma mémoire. Nous étions dans le Château de Cerisy-la-Salle, le beau hasard des noms, situé dans la Basse Normandie. C'est là qu'avait lieu un colloque organisé en hommage à son œuvre, et auquel j'ai eu la chance, grâce à la générosité d'un ami, de participer. Après mon intervention, nous avons bavardé un bon moment, et puis nous avons joué notre premier match. J'avais rencontré J.-B. auparavant, dans des espaces professionnels et moins professionnels, mais le *moment Cerisy* est marqué d'une pierre blanche dans le territoire de ma mémoire. C'est là que commença mon amitié avec J.-B. Un match de ping-pong et quelques mots, *en Cerisy*.

L'amitié est un pays, un chanteur dans une préface, le bruit sourd de la balle sur le plateau et nos rires, un lieu suspendu entre le ciel et la terre comme la cabane de *Calvin and Hobbes*. Notre cabane fut souvent son bureau aux éditions Gallimard. Je montais le chercher et J.-B. m'accueillait, entouré de manuscrits et de livres, pirate content de ses trésors, allumait une cigarette, et nous commençons à bavarder. Parfois notre conversation se poursuivait au Bistrot de l'Université, tout près de

1 Sur le rivage de mondes sans fin, des enfants jouent.

2 Mais dites-moi, où jouent les enfants ?

Gallimard, où nous siégeons toujours à la table « Montherlant », à côté de la porte, lieu d'opérations de l'écrivain comme témoigne une petite plaque sur le mur. Maintenant, joie et peine en même temps, l'on peut voir aussi la petite plaque de J.-B. apposée sur le mur, on dira désormais la table « Pontalis ». Si nous en avons le temps, nous allions ensuite à son appartement, rue du Bac, tout près de Gallimard et du Bistrot, prendre le café final de notre voyage avec escales.

Je reviens à la cabane, fumée de cigarette, livres, photos, manuscrits et souvenirs. C'est là que j'ai apporté mon manuscrit à J.-B. C'était un lundi de septembre et je l'ai trouvé affairé, entouré de manuscrits, prêt à escalader ses Himalaya. Il allait le lire mais d'ici quelques semaines, il était débordé et me montra sa table de travail devenue paysage de montagne. « Pas de souci, J.-B., je ne suis pas pressé », mentis-je, comme on ment toujours dans ces situations. L'après-midi même il me rappela chez moi pour me dire qu'il avait lu le manuscrit, qu'il allait le publier. *No cabía en mí de contento*, les mots me viennent en espagnol et ce qu'ils disent me semble intraduisible, ma joie était telle qu'elle me débordait, cherchait à s'affranchir de mon corps devenu lieu insuffisant. Mais je me souviendrai surtout du geste de J.-B., lire le manuscrit et me rappeler le jour même, son rire au téléphone, mes mots maladroits et un moment qui se dilate parce que la joie est partagée et elle sait arrêter le temps.

Verba volant scripta manent. Les paroles s'envolent loin sans laisser de traces, les écrits demeurent, ils sont là, nous les voyons, nous pouvons y revenir. C'est à peu près le sens que nous donnons de nos jours à ce dicton. Néanmoins, il fut forgé jadis pour exprimer exactement l'idée contraire. Ce n'était pas de la méfiance à l'égard de la parole mais plutôt sa louange, un éloge de sa vie ailée et légère, tandis que les écrits risquaient parfois d'alourdir leur charge, de faire couler le navire.

Je relis les textes de J.-B., ce monde qu'il nous a légué, et j'ai envie de prendre le dicton, jouer avec lui, le compresser entre mes mains et faire apparaître *scripta volant*. Des écrits qui s'envolent, qui nous transportent avec eux, qui laissent entendre les *verba* de son auteur. La lecture deviendra ainsi une méthode d'incarnation, lieu de retrouvailles et de perte. Et j'aurai l'impression, pendant que je lis, de jouer au tennis de table à Cerisy, de monter à la cabane de *Calvin and Hobbes*.

Le sourire d'un accueil

Nicole Berry

Plus personne, jamais, ne s'appellera « J.-B. »

Oh surtout pas Baptiste ! Jean-Bertrand...

Et ceux qui l'ont bien connu garderont d'abord l'image du sourire comme si J.-B. s'était simplement promené en souriant dans la vie. Il accueillait discrètement toujours en souriant. Mais quelle vie de travail !

Après les longues études de philosophie, le boulevard Montparnasse où sous les toits, comme dans une petite cabine de bateau, il travaillait au début du *Vocabulaire* avec Lagache, Laplanche et Béjarano (un court temps pour l'espagnol). C'était l'année d'un séminaire. Les chaises ne « tenaient pas debout, elles revenaient de chez l'antiquaire... » J'appréciais d'abord l'humour, si nécessaire à la vie d'analyste, à la souffrance aussi. Le sujet du séminaire était précis : *Remémoration, répétition...* Je n'adhérais pas à ce but de la cure, « remémoration », ne pouvait-on penser aussi création ? Ma réflexion a, je crois, été une de nos premières connivences, à l'origine d'une amitié qui a duré plus de cinquante ans.

J'avais vu J.-B. au soir de la grande célébration de notre admission à l'IPA chez Lagache, boulevard Saint-Germain : Juliette et Georges Favez, Widlöcher, J.-B., Laplanche, Smirnoff, Anzieu Didier et Annie, Eurydice Couty étaient là et j'aurais dû citer en premier Marianne Lagache qui a tant œuvré à l'APF. C'était la joie : nous étions acceptés à l'IPA et nous allions être « la meilleure des sociétés » ! Humour et joie mitigée : Lagache n'avait pas réussi à convaincre Lacan, son ami-frère, de renoncer aux séances courtes et, pendant les séances de contrôle, s'excusait d'une petite somnolence. Il avait discuté avec Lacan jusqu'à quatre heures du matin ! En vain. Lacan n'était pas un homme que l'on pouvait convaincre.

On créa aussitôt des séminaires. Timide et critique, je fis à J.-B., alors Président, la remarque : « Séminaire de technique », « Séminaire théorique »... serions-nous soit des techniciens, soit des théoriciens, chacun ayant sa spécialité ? Ma remarque l'avait frappé, on changea

les énoncés. Les séminaires, assez nombreux, étaient merveilleusement stimulants. L'échange s'était fait, un jour d'été, à Vaucresson où l'on pensait peut-être mieux en déambulant dans les jardins qu'autour d'une « table ronde ». On riait beaucoup ; nous évoquions nos lectures littéraires, le dimanche à déjeuner une fois les travaux analytiques exposés. Parfois, nous avions de la visite: je me souviens d'Hagège à qui Rosolato était capable de donner la réplique, de Masud Khan, avant de le revoir aux Colloques franco-britanniques où, cinq de l'APF, nous rejoignons nos collègues de la SPP et les anglais à Oxford ou à Brighton... « *Comme il vous plaira* »... Le théâtre terminait nos journées de travail. L'ambiance était toujours chaleureuse... et mon souvenir est teinté de nostalgie.

J.-B. avait, dans son discours de Président, le premier soir, interpellé les titulaires assemblés : « Serions-nous réunis, pendant les deux ans de ma présidence, pour vieillir ensemble ? » Oui, J.-B. a toujours voulu enrichir la psychanalyse... et nous rajeunir. Alors nous avons beaucoup travaillé.

L'art du « détachement », cher à J.-B., témoigne de son attitude d'analyste et de sa capacité d'ouverture à des théories qui, jusqu'à la création de la *Nouvelle revue* nous étaient inconnues : Winnicott qui ne nous était pas encore familier, Searles qui, aujourd'hui, rend soupçonneux, Fairbairn que certains contestent : « *Object seeking before pleasure seeking* », théorie à laquelle j'adhère sans pour autant renier le « *pleasure* » ! Autour de J.-B., nous étions avides de nouveau et ces hommes venus d'ailleurs ont considérablement enrichi mes travaux, littéraires aussi, jusqu'au dernier qui évoque sans cesse « l'art du détachement. » ¹

Je voudrais surtout te dire « merci J.-B. », toi qui m'a donné dès ce premier séminaire, une liberté de pa-

¹ John Cowper Powys, *Au-dessus de la terre l'oiseau, L'homme dans son œuvre*. l'Harmattan, mai 2013.

role, qui m'a souvent approuvée lorsque j'intervenais à Vaucresson ; merci pour l'incitation à écrire dans la *Nouvelle revue* lorsque tu as eu l'idée de la créer... tu allais toujours arrêter, disais-tu... elle a duré vingt-cinq ans et nous a ouvert des horizons nouveaux. Ce fut pour moi une source d'énergie incomparable que d'y participer.

J'évoquais l'accueil et le sourire fugitif mais l'humour avec le sourire risquent de laisser oublier quel travailleur fantastique tu as été tout au long de ta vie : le *Vocabulaire*, bien sûr, les traductions de Freud et de Winnicott et la *Nouvelle revue* : j'ai eu l'occasion de te voir y travailler avec Gantheret, à Boisguillaume où vous étiez venus, et, discrètement, tu corrigeais mes articles et me les expliquais ! C'est ainsi qu'avec un apparent détachement, tu nous incitais à la réflexion, à une pensée que nous ne « perdrons pas de vue. »

Le sourire de l'accueil : j'ai à l'esprit certains mercredis où nous nous réunissions, petit groupe amical : J.-B., Angélo Béjarano, Arnaud Lévy, François Gantheret et moi. D'emblée c'était simple et joyeux. Nous avons décidé de nous réunir, une journée entière, une fois par mois, chez l'un ou chez l'autre pour discuter autour d'un thème. Lequel ? Eh bien aucun ! « Du nouveau, de nouveaux sujets de réflexion ! » s'était écrié J.-B. Mais notre collègue strasbourgeois aux joues roses, Arnaud Lévy venu pour la journée, avait toujours en tête une idée,

pas toujours strictement psychanalytique... qui troublait parfois mes préoccupations cliniques. Ces rencontres ont duré quelques années, cinq, je crois. Elles avaient un effet de changement de perspective favorable à la relation avec nos patients. Ces années heureuses et fécondes se sont interrompues sur la réflexion : « la réalité n'existe pas ». Oui mais la mort, notre réalité, est la leçon finale. De loin surtout, il semble pourtant impossible de penser que tu n'es plus !

Dans l'exclamation de J.-B. vous aurez reconnu sa vitalité et son esprit de « détachement » : on ne « colerait » pas sur un sujet ni dans un lieu : chez l'un, chez l'autre, nous avons allié le travail et quelques plaisirs gastronomiques. Paris, Strasbourg, Rouen : ces deux week-end sont mémorables pour moi et, j'imagine, pour celui d'entre nous qui reste... « On va montrer la cathédrale de Strasbourg à « la petite » ! » Tu avais mis un cerje, geste qui m'avait étonnée et amusée et j'avais joint le mien au tien.

Ne sachant pas que tu étais si proche de t'en aller vers d'autres horizons, tu m'avais récemment écrit très affectueusement : « accroche-toi »...

Merci J.-B. ! Merci de tout notre cœur pour ton extraordinaire vitalité, ta créativité ! Pour le sourire de ton accueil !

J.-B., un soir d'été
Bernard Favarel-Garrigues



Est-ce le banal qui échappe au deuil et tente de se soustraire ainsi à la brume de l'oubli ?

En ce jour d'été, à cette heure-là, le soleil le dispute encore à l'ombre : eau lisse, ciel sans rides, il a fait chaud aujourd'hui, l'eau sera fraîche.

Une silhouette frêle se tient au pied des plots de bois. L'homme a d'abord plié méticuleusement ses vêtements puis il a empilé ses affaires en un petit tas. Il pénètre précautionneusement dans l'eau puis il s'éloigne d'un coup, d'une nage sur le dos appliquée, régulière, aux mouvements pendulaires, à l'allonge du corps presque parfaite, inévitablement oblique car sur le dos on manque

singulièrement de repères. Le nageur s'éloigne-t-il de la terre et de ses certitudes, connaît-il les mystères de l'eau profonde, cède-t-il à la jubilation étonnée mais toujours renouvelée de tenir sur l'eau ? Mais il revient ensuite de la même nage soigneuse, sort lentement de l'eau puis se dirige d'un pas à peine fragile vers le petit monticule de la serviette.

Le nageur est un homme âgé : corps blanc, malgré de l'âge plus que rondeurs du temps, visage plus tout jeune, cheveux clairsemés, mèches rebelles qu'il s'applique maintenant à remettre en ordre. Il y a quelque

chose de mesuré, d'attentionné dans le coup de peigne qu'il se donne comme dans l'élégance de la nage. Ce n'est pas un sujet âgé comme disent les médecins ou plutôt comme ils désignent au regard social quelque vieillard sénile, parcheminé, malade. Non, ce vieil homme - il l'est incontestablement - a de l'allure et de l'allant pour une telle nage : l'élégance donne parfois à l'hiver de l'âge des teintes incomparables...

Il s'éloigne maintenant vers le perré après un rapide coup d'œil sur le voisinage - quelqu'un qui le reconnaît, un ami, un importun, sait-on jamais ? - discrètement malhabile, rejoignant la maison et les siens.

Un peu plus tard, il est à sa table de travail. Le temps semble s'être déposé sur lui mais pas sur son regard légèrement moqueur, sur les yeux vifs et clairs qu'il lève instantanément sur le visiteur. Lorsque je pénètre dans l'enclos de la maison, je le découvre devant ses notes d'écriture, petits enfants rieurs, visages souriants et avenants alentour. Il me vient, vaguement amusé, l'envie de mettre le doigt sur la bouche : respect du talent de celui qui n'en abuse point!

Tout à l'heure, nous allons nous réunir tous ensemble avec les siens autour d'une table, nous réjouir avec les invités chers : ti punch pour les uns, whisky pour lui et cigarettes pour la plupart avec une manière bien à lui de la tenir entre les lèvres. Le vieil homme se sait séduisant, entouré, aimé. Séducteur, il l'est assurément et prend parfois la posture avec humour : et moi, et moi et moi ? À qui s'adresserait le reproche ? Certainement pas à lui car, s'il connaît ses coquetteries, il sait aussi qu'on les connaît. Ego hypertrophié ? Terme psychologisant qu'il rejetterait avec dédain, au reste parfaitement inadéquat et outre-cuidant à son endroit. Non, à cette sorte d'homme, complice avisé, aimable et amical de son image, il est aisé de faire une place un peu privilégiée.

Soir d'été, griserie légère partagée d'un bon moment, propos qui glissent sous les lauriers roses et le cri d'une cigale attardée qui trouble la soirée paisible. Nous rions, nous parlons joyeusement, une chaleur cordiale alimente le vif de la conversation. Pour rire, pour faire rire, on imite parfois G..., R..., L..., son analyste, nos morceaux de bravoure et chacun joue son numéro pour le plaisir. Collègues d'autrefois, c'était qui déjà, c'était quand déjà ? Lui, ne se perd pas dans les boulevards ou les allées du passé qu'il ne cherche pas à ranimer. Tout au plus en

emprunte-il certaines ruelles sans regret mais avec une discrète nostalgie. Une réplique moqueuse, une attention soutenue au propos d'un convive, le don généreux de sa culture pour l'autre, il se promène oisif sans but déterminé dans la conversation et cela lui convient. Souplesse d'un esprit qui ne prétend pas faire le tour d'une question, si éloigné d'un savoir exhaustif en forme de traité savant, souplesse d'une âme qui flotte à l'unisson de l'instant : le temps tombe en poussière mais ni sur le regard, ni sur la voix, ni sur la pensée qui va...

Suspens de la mémoire, saveurs de l'instant partagé entre amis... Chez cet homme pas de sympathie pour la mort ni non plus pour ce sentiment d'éternité, compagnon habituel de la toute puissance inévitablement liée à la pratique de l'analyse puis à sa poursuite désastreuse (jusqu'à ce que mort - ou démence - s'ensuive !) à un âge trop avancé. L'homme, de savoir si bien le vif et le mort entrelacés, a su s'interrompre lui-même. Il est si facile de confondre ce que l'on a et ce que l'on est ! Mais le moment n'est pas aux affaires des hommes : les soucis dissipés, loin des affaires du monde, des tracasseries, nous rions et bavardons, oubliant l'heure qui s'avance et notre sentiment et notre gaieté ne s'épuisent pas...

Tu nous a donné l'envie de goûter le temps de prendre de l'âge et de l'apprécier une fois venu ! As-tu semblé verser dans l'aigreur si répandue au soir de la vie ? Ou bien dans la tristesse lorsque la vieillesse peut sembler tenir seule compagnie ? Nous ne t'avons jamais entendu céder à la plainte qu'accentue si volontiers la marche du temps réservant sans doute peut-être cela à l'intime, ne confondant en aucun cas le privé et la confiance. Tu nous as donné le bonheur de l'amitié partagée et aidé à accepter le temps dans sa voracité.

Un jour, dans une de ces grandes messes institutionnelles, des collègues plus jeunes reprochaient aux aînés une prétendue impossibilité de dire et dénonçaient leur inaction passée. À les entendre, leurs aînés n'avaient rien fait... Légèrement excédé, tu avais simplement dit : « faites en autant ! ».

AH ! Diable ! MAIS JEAN-BERTRAND PONTALIS, SI NOUS LE POUVONS ! Si nous le pouvons J.-B. Si nous le pouvons... Si nous... Si.

Une pensée inattendue

Dominique Suchet

J.-B. Pontalis avait accepté de venir à Annecy pour un colloque organisé « sur son œuvre ». Bien qu'il n'aimait pas beaucoup cette idée, celle d'une œuvre, les débats s'étaient déroulés avec beaucoup d'enthousiasme.

Entre le rêve et la douleur, Perdre de vue, La force d'attraction, Ce temps qui ne passe pas, les titres de ses principaux ouvrages avaient guidé les échanges. Tout au long de la journée, entre psychanalyse et littérature, on avait abordé l'énigme de la pensée quand, rêvante, elle se déploie entre progrès et régression. On avait précisé l'énigme de la présence dans les mots comme dans l'image de *la chose sexuelle* qui toujours excède. La signification n'est-elle pas toujours débordée par la force d'actualisation d'une présence inconnue ? L'image n'est-elle pas hantée par la chose inconsciente qu'elle ne réussit jamais à rendre parfaitement ?

Et puis la journée devait se poursuivre dans la ville voisine un peu plus loin sur les bords d'un autre lac, où les hôtes de cette rencontre nous attendaient pour dîner. Nous nous dirigeons vers les voitures et les discussions changeaient de ton. À l'invitation d'E. avec qui j'étais venue, J.-B. s'installe dans le cabriolet décapoté dont l'allure légèrement retro l'avait arrêté et ils partent sur les rives du lac. Juvénile et joyeux, il nous a tous laissés un peu en plan et donné rendez-vous pour plus tard. À ce moment j'ai pensé : « c'est pas pour les filles ! »

Et curieusement sont revenus les souvenirs de certains moments où je me retrouvais rue du Bac après le rendez-vous de supervision. J'avais le sentiment trompeur de réinventer - non, d'inventer - la métapsychologie et ses concepts. Mais un certain désarroi suivait ce temps où s'entrecroisaient les diverses scènes convoquées en la circonstance, celle de la cure dont je parlais, celle de la rencontre avec J.-B. dans l'écho des scènes transférentielles que j'avais auparavant connues et gardées précieusement en mémoire. Le petit désarroi m'accompagnait jusqu'à la brasserie du boulevard et se dissolvait dans le café que je prenais en griffonnant

quelques notes ou, il faut le dire, le plus souvent, en rêvassant, n'étant vraiment pas la supervisée sérieuse que j'aurais voulu être. J'avais quelquefois assimilé cet étrange moment à l'isolement de l'enfant soudain exclu de la scène parentale quand je me sentais désertée par les pensées qui pourtant quelques minutes auparavant étaient si claires, si vivantes et si lumineuses. J'avais l'impression que le patient dont je venais d'évoquer les séances me restait sur les bras comme sur ceux d'une mère débordée, guettée par l'envahissement d'une folie primaire et qui ne sait plus prendre dans les bras. D'autres fois, ou les mêmes fois, je pensais que je les avais laissés tous les deux, le patient et J.-B., ou J.-B. et *le suivant*, et que, moi, sur ce trottoir ce jour-là, évidemment venté et froid, je me retrouvais finalement comme l'amoureux éconduit. Ces configurations, et d'autres encore, riches de tous les mots savants et des concepts associés aux configurations multiples de tous les fantasmes originaires avaient pu ainsi successivement et simultanément drainer la culpabilité. Mais, il faut le reconnaître, cela n'avait jamais été suffisant pour empêcher le retour du petit post-séance blues, simplement cela lui avait donné sa place entière dans ce temps hebdomadaire. Il en faisait partie. C'est ainsi que j'ai peu à peu fait mien le credo que pour l'analyse mieux valait le trouble d'être saisi par une pensée inconnue et par un sentiment d'inquiétante étrangeté que la certitude d'avoir retrouvé le déjà-nommé des concepts. Ou, plus précisément, non pas l'un, l'intimité troublée, plutôt que l'autre, le réconfort par des pensées déjà établies, mais que ce qui valait pour l'analyse était le cheminement dans l'écart entre les deux, entre le déjà-nommé de la théorie et le trouble de l'inconnu qui surgit, le cheminement dans l'espace d'une « topique subjective qui est à la fois celle des fenêtres ouvertes et de la chambre à soi. »

Alors, comment cette pensée amusée, et disons le un peu déçue, « c'est pas pour les filles », avait-elle pu s'associer au désarroi parisien ? Comment une représentation de la différence des sexes ou de la bisexualité avait-elle pu

réveiller ces éprouvés d'une nature autre, plus sombre et plus insaisissable ? Peut-être, parce que la journée nous avait donné l'occasion à tous, intervenants et participants, de contribuer à des sortes de conversations psychanalytiques finalement assez semblables à celles qui m'emballaient dans le cabinet de la rue du Bac. Ce fut une surprise, après avoir introduit le débat sur le thème de l'incarnation, de constater que par une magie inattendue les idées fusaient spontanément en se construisant alors qu'il n'y avait pourtant rien là, de l'intimité feutrée propice à la liberté de la pensée. Et il en fut de même lors de chaque intervention. Les discussions furent parfois des oppositions *acharnées* quand s'étaient mêlés l'intime et le scientifique à propos de quelques concepts et de quelques points de vue théoriques quelquefois dissemblables.

Que venait faire l'irruption déplacée de ce féminin, de ce *quelque chose* selon le mot de Freud, qui est un point de résistance commun aux deux sexes avec deux formes différentes d'expression, le refus et la revendication ?

La *conception* métapsychologique nourrirait-telle une tendance à rejeter le sexuel hors de son champ, l'obligeant à faire retour sous les formes virulentes des refus d'allégeance et des revendications d'indépendance ? La complicité scientifique ne viserait-elle pas à abolir toute référence à la différence ? Ne serait-ce pas ce qui arrive lorsque sans opposition véritable, comme sans masculin ni féminin, sous la domination d'un mythe asexuel, la théorie ne peut que servir la promotion d'une pensée unique, et pourquoi pas d'un maître ? C'est peut-être ainsi que les concepts deviennent *prédateurs, oiseaux de proie*. « Concept c'est *Begriff* » disait Pontalis dont on connaît la méfiance envers les théories quand elles cessent d'être l'exigence d'aller à la rencontre de l'inconnu dans le connu. Il a écrit : « Sans (les théories, les concepts) nous ne pourrions

ni juger ni sans doute percevoir les formes, ni peut-être aimer... Mais il nous faut sans cesse nous déprendre de leur emprise. Je me méfie d'eux quand ils prétendent faire toute la lumière, ces produits d'une pensée désincarnée, asexuée. Ne serais-je attiré que par ce qui échappe à la maîtrise des concepts, du savoir ? L'expérience de l'analyse a répondu à cette attente, née d'un désenchantement. »

Le miraculeux surgissement de l'inconnu, l'*Einfall*, la survenue d'une différence, assure que le mythe asexuel se laisse transformer. Au fantasme de la réalisation de l'unité parfaite se mêle celui de la réunion de deux entités imparfaites, la mystérieuse bisexualité. La pensée n'est plus condamnée à suivre le chemin de l'aliénation mortelle de l'identique, elle peut suivre celui créatif et vivant de la différence. L'identique attire vers la stérilité, tandis que la différence pousse vers la curiosité. Cependant la différence et l'inconnu, à proprement parler le sexuel, ne viennent pas sans le trouble du féminin ni celui d'un désarroi ; et même s'il est déjeté sur le trottoir ou sur les rives d'un lac, sa place est au centre de la pensée. C'est peut être cela l'exigence de l'analyse, celle que Pontalis a dévoilée dans l'œuvre de Freud et qu'il a poursuivie intensément dans la sienne : la recherche dans le connu de l'inconnu dont le féminin et la mort sont la présence. Une présence qui maintient la pensée curieuse, selon la même loi qui fait que la finitude donne un attrait essentiel à la vie.

Epilogue. Samedi 19 janvier 2014, Cimetière de Montparnasse.

J'aime à penser que l'un des derniers mots de J.-B. nous a été transmis - offert - ce jour-là, un jour de neige ensoleillée, après les paroles des amis déchirés, par la voix d'une femme, sa fille, dans une langue étrangère, *coraggio*...

Deux ou trois traits

Jean-Philippe Dubois

Lieux

« On ne traverse pas un fleuve en le regardant »
Proverbe chinois

Je me souviens de J.-B. Pontalis craignant de se retrouver un peu trop facilement cantonné en penseur de l'entre deux... De l'entre deux winnicottien, entre le dedans et le dehors, à « l'entre eux deux » œdipien, en passant par celui entre le non et le oui (deux fois non), « L'Un et l'autre »... Il semblait bien pourtant s'agir de saisir ou de dessiner l'espace psychique où naissait et se développait la relation et la pensée... Façon d'appréhender différentes formes de dialectique psychique.

Sur le Pont-Neuf, le Pont Mirabeau ou celui des Arts¹, de la scène ou d'un bateau... Entre des bras de mer ou de rivière, il aimait aussi les îles, les rives, les visages, les rivages, les plages, les pages, les marges. Il aimait ces lieux pour les jeux qu'ils permettaient, pour les perspectives ouvertes par leurs points de vue respectifs, comme la fenêtre qui, à la fois cadre l'espace, et permet son déroulement, son étendue... « Psyché est étendue, n'en sait rien », écrivait Freud à la fin de sa vie.

« L'entre-deux » le tenaillait donc malgré tout, entre le rêve et la douleur. Roger Grenier évoquant dans un ouvrage récent la figure de son ami et voisin de bureau chez Gallimard, intitula son propos « J.-B. Pontalis entre le je et le moi », une autre distinction et opposition qu'il n'aurait pas désavoué. Ce n'est vraiment qu'entre le début et la fin qu'il aurait aimé résolument pouvoir choisir : le début, sous le charme des commencements...

¹ *La traversée du Pont des Arts* de son ami Claude Roy, poète, chroniqueur, romancier et auteur de littérature pour enfants, était un roman qu'il appréciait et qu'il sentait très proche de sa propre pensée ou de son propre souhait créatif. C'est un roman d'amour prophétique du symbole qu'allait devenir cette passerelle sur la Seine, elle-même située dans le prolongement des lieux emblématiques parisiens et familiers de J.-B. ... Non loin de la rue du Bac (Y avait-il jamais eu un bac au bout de cette rue pour traverser d'une rive à l'autre ?)

Amitiés

Il avait aussi un sens particulier de ce qui peut se passer et passer entre deux amis, de l'importance de cette forme de relation jusque dans l'expression de sa pensée. L'amitié, donc l'amour, donc le transfert, ce qui peut faire lien et point d'appui pour l'échange et l'émergence du sens, questionnant dans le même temps le sens et la relation qui révèle ce sens.

L'amitié s'entretisse d'un dialogue sans fin, ou plutôt, un peu comme l'analyse : à la fois sans fin et avec fin. Un dialogue fait de complicité, de loyauté et de responsabilité où chacun reconnaît l'autre dans son unicité. Elle s'entretisse, mais elle s'entretient aussi, il savait me le rappeler à l'occasion. Lui savait la cultiver à plusieurs niveaux. Sans se vouloir pour autant spécialiste de l'amitié, il y consacra un petit ouvrage, et elle jalonne également ses autres écrits. Aussi, en piochant dans tous ses autres textes, serait-il tout à fait possible de consacrer un second volume, un deuxième tome à cette même thématique. C'est sous le sceau de La Fontaine et de sa fable « Les deux amis », que le thème fut donc plus spécifiquement examiné, dans *Le songe de Monomotapa*. S'y trouve une définition de l'amitié, qui pourrait presque valoir pour une approche analytique en négatif : « Un véritable ami... cherche vos besoins au fond de votre cœur ; il vous épargne la pudeur de les lui découvrir vous-même ». Je ne comprenais guère quant à moi ce que pouvait être ce Monomotapa, entre monomanie et Mésopote-amie, sorte de pays d'Utopie pour une amitié tirant semble-t-il vers une fraternité et une abolition de la propriété. Le jour de sa disparition, je me suis saisi du petit ouvrage à tiroir de J.-B. Pontalis sur l'amitié. Sans doute pour me sentir moins seul, peut-être me remémorer le jour, deux ou trois ans plus tôt, où j'avais présenté cet ouvrage en sa compagnie dans une librairie bordelaise. Un bon souvenir. Triste, mon regard retomba sur l'énigme du « Monomotapa », qui se transforma alors par magie anagrammatique en « Monpotamo ». « Mon pote à moi », comment n'y avais-je

pas pensé ? Ma première impulsion fut de lui demander ce qu'il en pensait, s'il y avait pensé... Me confrontant de plus belle à la douleur de la perte, mais aussi à l'idée de l'ami, de celui dont on souhaite savoir ce qu'il peut bien en penser tant on lui fait confiance.

La rencontre, le partage passionné, la solidarité, souvent d'essence fraternelle, dans le respect de la « solitarité » (« Solidaire et solitaire » selon la formule de Camus), Montaigne et Freud ont pu en rendre compte dans les récits de leur rencontre et de leur lien avec La Boétie pour l'un, avec Fliess, puis Ferenczi pour l'autre, dans des échanges et des entretiens entamés sur les « chapeaux de roues » et qui ne paraissent plus limités par le temps, qui peuvent durer des journées entières, même si le temps les rattrape toujours, qu'il soit celui des désaccords ou de la maladie. C'est dans ses premiers pas littéraires, une lettre adressée à son père, que Montaigne évoque déjà avec beaucoup de force son amitié avec La Boétie. Et ceci au travers même du récit de la mort de son ami.

J.-B. avait beau avoir exactement le même âge que mon père et m'appeler « jeune homme » malgré ma cinquantaine passée, je le vois encore, dans ce bar où nous étions parfois conduits à nous retrouver rue Jacob, revendiquer volontiers le fait que l'amitié ne soit pas nécessairement une affaire de classe sociale ni une question d'âge identique.

C'est toutefois comme un enfant que je lui en étais reconnaissant.

Mots écrits

Il fut souvent également associé, comme un tandem, et jusque dans leur disparition, à son ancien camarade Jean Laplanche ; il existait un lien entre leurs messages respectifs qui n'apparaît pas toujours en première intention. L'un avait mis une certaine idée de la « séductivité » au centre de son édifice, pour ne pas dire système théorique, quand l'autre savait l'incarner, en jouer naturellement, avec élégance, mais sans la moindre affectation. Même si on peut toujours rétorquer que ce n'est pas de la même induction relationnelle dont il pouvait être question, le rapprochement me semble avoir d'autant plus de sens, ne serait-ce que sur un plan identificatoire, que les deux noms peuvent se retrouver aussi souvent comparés qu'associés dans une forme de fraternité créatrice pour rendre justice à la parole du père spirituel, Freud en l'occurrence. Mais

la fraternité n'est pas forcément que complicité, elle peut être aussi le lieu des rivalités les plus tenaces. JB s'était amusé à faire des listes de frères célèbres dans l'ouvrage qui démarre sur l'évocation de son ambivalence vis-à-vis du sien. On pourrait ajouter à ce recensement des fraternités créatives, notamment au cinéma : les frères Lumières, Taviani, Dardenne, Cohen... Et en littérature, côté fiction, Bouvard et Pécuchet, ou Mason et Dixon, et leurs associations et tentatives de refaire le monde dans des formes d'encyclopédies, de néo-savoir, de dictionnaires et d'adolescences sans fin.

Le dernier ouvrage publié de son vivant, par J.-B. Pontalis, fut également le fruit d'une collaboration fraternelle, avec Edmundo Gómez Mango².

Son goût pour les mots, la langue, le style, la forme prise pour dire ou pour écrire sont sans doute en lien avec sa position de psychanalyste, mais aussi avec celle d'acteur de la vie littéraire, en tant que lecteur, éditeur et écrivain lui-même. L'analogie entre la mise en forme du roman et celle que la parole analytique peut produire, lui est toujours apparue clairement. Après l'élaboration du *Vocabulaire*, il tenait à dire la psychanalyse, ce processus qui passe lui-même par un effet de parole, avec une langue accessible à tout le monde, en se défiant notamment des mots à la mode, des mots comme « incontournable » ou « déstresser », des mots qui cherchent à s'imposer quand ils ne veulent pas dire grand chose.

Ma propre appétence, parfois un peu compulsive, pour les jeux de mots, sans être de même nature, l'intriguait. Il m'invitait toutefois à m'en défier, à ne pas y recourir sur un mode qui, devenu systématique, pouvait paraître défensif. Mais il se surprenait lui-même avec amusement, à céder à cette manie en ma présence.

Il m'invitait aussi souvent à écrire, évoquant ce qu'avait été pour lui la figure de Merleau-Ponty qui occupait une double place de « mentor » et d'ami. Il disait volontiers regretter de ne pas avoir eu le temps de mieux lui montrer ce qu'il aurait pu produire. Manière subtile de suggérer entre les lignes, même si c'était sur des plans différents. Cette capacité à inviter l'autre à parler ou écrire pour mieux le révéler faisait partie intégrante de son talent analytique et littéraire.

Comment finir quand on a l'amour des commencements ? Il en vint cependant à finir l'aventure

² *Freud avec les écrivains*, Gallimard, 2012.

de la *Nouvelle revue* et celle de sa propre vie un peu comme on met un terme à une analyse. Dans une sorte de douceur et de rapidité, un homme disparaissait et nous mettait à l'épreuve de la séparation et du deuil, ces expériences essentielles sur lesquelles on se construit aussi psychiquement.

« Entrevoir, ne fût-ce qu'en quelques instants volatils, nos morts en vivants nous donne à croire que la mort n'est pas un achèvement, qu'un futur restera toujours inscrit dans notre présent, que « à jamais » l'emporte sur « jamais plus », que c'est « demain » et non « hier » qui définit « aujourd'hui »³.

³ J.-B. Pontalis, *Traversée des ombres*, Gallimard, 2003, page 176.

Sprezzatura

Marcelo Marques

« L'écriture n'est autre chose qu'une forme de parole qui demeure encore après que l'homme a parlé ».

B. Castiglione, Le livre du courtisan, I, xxxix.

Arrivé à Paris dans les années soixante-dix, sans aucune intention de m'y installer et sous le prétexte de suivre les cours de Michel Foucault au Collège de France, j'étais féru de concepts et théories. Mais cette arrivée était aussi celle d'un trop jeune analyste, lecteur assidu de la *Nouvelle revue de psychanalyse* (dont le projet me fascinait : enfin une revue qui n'était pas un « organe du Parti », une revue *contre* !), des écrits analytiques de Pontalis et théoriques de Laplanche, indissociables complices (comme je le croyais encore à l'époque) dans l'incontournable *Vocabulaire*. Mais ce sera seulement à la lecture de *Loin*, tout récemment paru, que m'est venue la décision de reprendre une analyse. Une résonance énigmatique provoquée par cette lecture me conduirait à migrer dans une autre langue, à transporter dans le français cette « aphasie secrète » qui semble nous accompagner tous. Le choix était fait, l'adresse toute trouvée. Une rencontre avec un silence déconcertant, mais d'une qualité de moi inconnue, assurerait un voyage proche de l'interminable.

J.-B. me déconcertait. Dans les rencontres de la petite et sélecte Institution, il se plaçait toujours un peu de côté, et ses interventions aiguës se distinguaient, par leur discrète bienveillance, de cruelles *banderillas*. Il semblait ne pas aimer les institutions, les considérant tout au plus comme un mal nécessaire : « je ne ferai rien pour y rester, ni rien pour en sortir », me disait-il à propos de l'IPA. Il allait de moins en moins aux congrès, semblait ne pas croire aux vertus du débat et écoutait avec un scepticisme ironique les inévitables cassettes annoncer la fin prochaine de la psychanalyse : « Si toutes les institutions humaines sont mortelles, pourquoi l'analyse serait-elle une exception ? » À côté de cela, un investissement sans

faillie dans les perspectives de l'Association, une présence politique déterminante en son sein.

Hostile au système, il craignait la capture de la pensée dans les concepts (les « griffes du *Begriff* »), les concepts qui transforment les idées en « paroles gelées ». Et moi, qui les aimais tant, de me demander comment cela était possible de la part de l'auteur du *Vocabulaire* ! Cela m'irritait, parfois, presque autant que les paradoxes sceptiques de Jean-Claude Lavie. Mais ils étaient bien là, les concepts, intégrés, maîtrisés et donc, d'une certaine manière, on pouvait s'en dispenser. Comment éviter les dogmatismes, les « applications », les théories puissamment marquée du sceau de leurs auteurs, responsables d'une babélisation néfaste du message analytique, cela me semblait être sa préoccupation : ouvrir des fenêtres, faire circuler les idées, libérer les singularités, pouvoir respirer avant qu'il soit trop tard ; et cela, même si les fenêtres s'ouvrent sur le réel du sujet.

Curiosité transférentielle aidant, j'essayais de saisir quelque chose qui semblait traverser tout le champ d'expression de J.-B. et même sa manière d'être. Comment nommer ce dont il s'agissait, et quelles en étaient les incidences dans une éventuelle transmission de l'analyse, à supposer que cela existe ? Si le style, en son irréductible individualité, est exactement ce qui ne se transmet pas, sauf à produire de lamentables simulacres, comment nommer un trait traversant ses écrits et ses dires, sa présence et ses actes ? Élégance, légèreté, finesse... Tous ces mots me venaient sans qu'aucun me satisfasse. Lui, qui s'insurgeait contre la tyrannie du langage, qui insistait sur son inhérente mélancolie dans sa quête de ce qui, en lui, ne peut résider, qui renvoie à l'irréremédiablement perdu, au deuil du monde sensible, il était intransigeant quant au *mot juste*. Habiter les espaces « entre », flâner dans le « royaume intermédiaire », se laisser guider par la « pensée rêvante » dans une région limbique - zone des larves, du non-né, disait Lacan, discrète *ombre portée* -

ne l'empêchait pas d'être rigoureux, ne le faisait céder ni à l'esprit de sérieux, ni au pathos psychologisant. Avancçait-il masqué ? *Larvatus prode*, comme disait Descartes dans sa recherche de la certitude ? Mais pour aller où ?

Dans la traduction, qu'il avait pratiquée de manière sporadique, mais qu'il a éditée avec le soin que l'on sait, il tenait là aussi au mot juste par opposition à tout néologisme et alourdissement d'un texte qu'il voulait toujours fluent, dans un français parfait, quitte à en sacrifier la littéralité. Critique vis-à-vis d'une traduction qui forcerait la langue d'arrivée, où le danger « conceptualisant » guetterait la lisibilité du texte final, il s'opposait fermement au projet traductif de Jean Laplanche, et cela au point que longtemps a couru la rumeur que là résidait le noyau de la divergence entre les deux anciens complices. J.-B. n'aimait pas les notes, les références interminables, le travail exhibé comme valeur, ce qui l'indisposait, toujours très discrètement, contre le discours universitaire et son éventuelle fatuité. De même les fameux « intraduisibles », calvaire bien connu des traducteurs, l'agaçaient, eux qui faisaient violence, comme les concepts et leur *rigor mortis*, à la langue d'accueil.

C'est à l'occasion d'une rencontre, ou plutôt d'une retrouvaille avec un des plus beaux portraits de la Renaissance, pendant une flânerie au Louvre, que, encore sur le mode de l'errance, livresque cette fois, j'ai trouvé un de ces mêmes intraduisibles qui viendrait nommer, dans mon dialecte privé, ce qui me semblait traverser le mode d'être de J.-B. : **sprezzatura**, ce *condimento de la grazia*, cet effort qui s'efface lui-même, ce presque néologisme que Baldassar Castiglione introduit dans *Il Libro del Cortegiano* :

« Mais j'ai déjà souvent réfléchi sur l'origine de cette grâce, et si on laisse de côté ceux qui la tiennent de la faveur du ciel, je trouve qu'il y a une règle très universelle, qui me semble valoir pour toutes les choses humaines que l'on fait ou que l'on dit, c'est qu'il faut fuir, autant qu'il est possible, comme un écueil très acéré et dangereux, l'affectation et, pour employer peut-être un mot nouveau, faire preuve en toute chose d'une certaine **sprezzatura**, qui cache l'art et qui montre que ce qu'on a fait et dit est venu sans peine et presque sans y penser. »

Ce mot, promu à un avenir très prestigieux de plus de deux siècles, ne sera jamais vraiment intégré à la

langue italienne. Il appartient à la rhétorique, au domaine donc de la forme, sans liens nécessaires avec l'énoncé de la vérité, mais de la « forme de vie » et pas seulement de dire ou d'écrire. Nous sommes bien dans le domaine de l'oxymore (la « négligence diligente » de Cicéron, par exemple), sur un fil tendu entre l'excès et le manque, entre l'affectation et la rusticité, dans le royaume intermédiaire de la « médiété subtile », lieu de la vertu aristotélicienne, art du juste milieu. Son admission, implicite bien sûr, dans la transmission de quelque chose de vivant et sensible de l'expérience qui est la nôtre, pourrait éviter le recours à la langue du concept, laquelle, dans la violence qu'elle fait subir à la langue courante, produirait un dialecte ésotérique qui nous éloignerait de l'expérience de la cure et de sa matérialité. L'idée d'une stratégie discursive n'est pas loin. Mais la notion même de stratégie, dans son intentionnalité consciente et de par son poids belliqueux, était simplement inadmissible pour J.-B.

Cela ne m'empêche pas d'imaginer que, de façon inconsciente ou non, cette modalité d'expression, cette *sprezzatura* propre à J.-B. participe d'un choix qui serait proche de ce que Jean-Claude Milner, avec sa précision chirurgicale, indique comme un trait caractéristique de « français NRF ». Tributaire de la III^{ème} République, la « langue NRF » qui accordait une grande importance à l'opinion aurait choisi de la traiter astucieusement, c'est-à-dire, sans l'affronter directement, de viser à la transformer. Pour Valéry et Gide, témoins et héritiers de l'échec du projet mallarméen de transformation de la langue littéraire (proposé dans l'idée du *Livre*), le pari de modifier la doxa consiste à utiliser la langue française dans un classicisme racinien. Pour que des énoncés tels que « Famille, je vous hais ! » puissent devenir audibles et éventuellement mutatis, la langue française doit maintenir une syntaxe et un lexique invariables. Autrement dit, pour que les choses changent il faut que la langue ne soit pas altérée, sauf à perdre son pouvoir de persuasion et son lectorat ; cela, avant l'arrivée de la « langue du concept » dans l'immédiat après-guerre. J.-B., dans ces moments jargonnants du discours analytique, était-il indifférent à l'opinion, lui qui attendait des oreilles fraîches, du sang nouveau ?¹

Une analogie presque inversée, sans doute de grande fragilité, m'a permis d'imaginer un parcours de J.-B. du *Vocabulaire* aux récits postérieurs aux années

1 J'ajoute que J.-B. nous laisse, inachevé, un texte sur... Paul Valéry !

quatre-vingt. Contrairement à ce qui a pu, avec tant d'impropriété, être dit dans la *doxa*, Pontalis n'a jamais confondu psychanalyse et littérature, ni abandonné la première pour la seconde, mais intensifié sa croyance-méfiance, en rien ingénue, dans les pouvoirs du bon usage du langage pour approcher la « secrète aphasie » et nous rendre plus sensibles à cet entre-deux auquel nous avons affaire dans nos analyses.

Ces quelques lignes prolongent une conversation implicite et parfois explicite avec lui, et auraient eu tout pour lui déplaire : explicitations, citations, notes, etc... Elles témoignent en tout cas de la pérennité, en moi, de l'énigme de l'amitié dont J.-B. m'a fait le don : énigme semblable à celle que j'essayais de saisir dans le regard bleu et nostalgique du portrait du Louvre².

² Ce portrait de Castiglione au Louvre est de Raphaël.

Vous, vous avez assez aimé ?

David Collin

J'écris sur des moments infimes. Ces nœuds temporels, ces quelques secondes de vie qui contiennent en vérité un temps et un espace mental beaucoup plus larges, et qui se déploient dans l'existence à partir d'un petit rien, d'une illumination : ce qui apparaît sans prévenir, et qui éclaire une situation à partir de laquelle il est possible de tout reconstruire, et de dater bien des jours, bien des années après, de fixer le début d'une révolution intime, amicale, d'une pensée qui n'a cessé de tournoyer et de se propager depuis. Ces épiphanies sont comme des rêves, difficiles à saisir dans l'instant, mais d'une très grande prégnance quand nous parvenons à en retenir quelques éclats.

C'était mieux avant, écrivais-je au début de chacun des paragraphes d'un texte hommage lu aux obsèques de J.-B. Pontalis, et dont je reprenais une expression fréquente¹. Mais qu'en est-il de *l'après* ? On se réunit, on se rappelle tel souvenir, on invente de nouveaux rituels, et beaucoup d'entre nous prennent la plume pour témoigner. Il existe très rapidement de nombreux textes, articles, et même un livre, qui évoquent la figure de celui que nous considérons tous comme un ami. *Rien ne disparaît, tu es là, nous sommes là avec toi*, avais-je encore écrit en conclusion de mon texte. J'eus l'étrange sentiment, après avoir lu chacun des textes écrits depuis la mort de J.-B., que beaucoup de choses avaient été dites sur « notre » amitié, sur des moments qu'on se croit réservés, tout en sachant qu'il n'en est rien, et que cela ne nuit absolument pas à l'amitié, au contraire, qu'elle irradie d'autant plus et se communique facilement de l'un à l'autre. Nous étions, et nous sommes encore « ensemble, avec, autour », *après*. Mais comment exprimer ce que l'amitié a d'unique, alors que tant d'amis se sont déjà manifestés

sur le paysage intime de leur amitié, sur sa capacité à vous faire croire que vous en étiez le seul témoin ?

J.-B. lui-même a très bien décrit, en suivant Montaigne et La Boétie, et en consacrant un livre entier à la question², en quoi l'amitié est unique. Il existe des lieux, des moments, des instants infimes que nous sommes vraiment les seuls à partager. Ce sont ceux-là qu'il convient de retrouver, de retourner, de réinventer après avoir fait le tour des souvenirs communs dont on se croyait les seuls dépositaires, et qui n'en révèlent pas moins d'extraordinaires traces de cette amitié. Mais on parvient parfois à faire remonter à la surface de nos souvenirs des fragments luminescents qui n'appartiennent qu'à nous, ces épiphanies qui doivent beaucoup à notre imagination, autre nom pour dire l'écriture des souvenirs. Pour retrouver ces petites parcelles de lumière, que devons-nous faire ? Réécrire le temps, recomposer les rencontres, refaire le puzzle d'un instant déterminant, rejouer la scène comme l'assassin qui revient sur les lieux de son crime. Sauf qu'il s'agit là d'une détente positive qui passe, sinon comme un projectile, comme un éclair, entre deux regards arrêtés sur un mot, un silence, une évidence. *Parce que c'était lui, parce que c'était moi*.

Ainsi, nous procédons tels des archéologues qui, après avoir creusé la terre, doivent combler les trous d'une mémoire parcellaire. À mon tour de débusquer ces moments microscopiques que je suis le seul à connaître, et qui peuvent apporter au portrait collectif quelques touches personnelles.

Quoi de plus intime que le moment d'une première rencontre, et mieux, de celle qui nous fit basculer dans l'amitié ? La première, en 2002, n'eut rien d'exceptionnel sinon qu'elle autorisa la seconde. À l'instant de ma première rencontre avec J.-B. Pontalis, j'avais encore l'impression de me retrouver face à un nom imprimé

1 Voir l'un de ses derniers livres, *Avant*, Gallimard, 2012.

2 J.-B. Pontalis, *Le Songe de Monomotapa*, Gallimard, 2009.

sur une couverture de livre, face à l'auteur désincarné, que je n'aurai jamais imaginé rencontrer, et dont la voix peu à peu prenait corps. J'interrogeais J.-B. sur « les yeux fermés », thème étrange pour entamer une amitié, au cours d'un prélude suffisamment chaleureux pour entamer l'idée d'un retour. Edmundo Gómez Mango, qui venait de publier *La Mort enfant*, avait favorisé la relation que je n'osais espérer. Deux amitiés s'initiaient à partir d'une même question surréaliste³.

Je ne me souviens pas si J.-B. fermait les yeux en répondant à mes questions. Il regardait certes par la fenêtre ouverte de son bureau en tirant sur sa cigarette, qu'il avait une manière bien à lui de tenir entre ses doigts, le regard pensif, porteur de cette mélancolie douce qui lui était si familière. Mais quand nous nous revîmes pour traverser une œuvre et une vie quelques semaines plus tard, j'eus l'impression que J.-B. ouvrit pleinement les yeux au moment où je lui posais la question clé, celle qui, je le décidais bien après, fut à l'origine de notre amitié. Je ne saurais expliquer ce changement de regard, sinon dans la stupéfaction que la question provoqua quand arriva l'imprévisible. Avez-vous assez aimé ? Comment ai-je pu poser une telle question ? Toujours est-il que ce fut un *tournant*, un tremblement de terre qui fit basculer la rencontre vers une issue positive, qui nous fit regarder ensemble, étonnés, les prémisses d'une amitié future. Après l'entretien nous dinâmes et nous prîmes rendez-vous pour ma prochaine visite à Paris, pour un *déjeuner* qui marqua chacun de mes séjours dans la capitale, rituel souvent partagé avec Antoine, parfois avec Edmundo, François, ou Miguel. Les rituels, nous en aurons beaucoup, certains partagés, d'autres ne tenant qu'à la présence d'infimes détails, de paroles, d'écoutes attentives, de surnoms (*l'helvète*), de gestes amicaux qui ne peuvent plus se faire, mais dont nous gardons une trace mystérieuse et indicible.

J'ai retrouvé un résumé. Nous en étions à la troisième étape de l'entretien, nous parlions écriture, quand

un nouveau livre permet de désinvestir le précédent. J.-B. lança cet impératif de Freud : « garder la capacité d'aimer ! ». Je l'interrogeai sur le sens de cette phrase, sur l'importance qu'elle avait pour lui-même. Il me répondit avec Winnicott et la capacité de rêver, que la capacité d'aimer se réfère à un être humain, à des mots, et qu'on invente son objet d'amour, quand on aime, entre illusion et découverte. Garder la capacité d'aimer « comme possibilité de sortir de soi », permettant une libération, délivrant l'écriture. Quelqu'un de trop narcissique ne peut pas aimer. « La capacité d'aimer, c'est changer d'air », conclut-il. Et moi de poser la question fatidique :

Vous, vous avez assez aimé ?

Je crois que oui, mais je me méfie de l'amour quand il tourne à la passion...

Réponse que l'on pourrait compléter par cette réflexion tirée du *Songe de Monomotapa*⁴, son livre sur l'amitié :

Aujourd'hui, comme lors de mon adolescence, le besoin d'amitié se fait plus fort, il n'est pas loin d'être vital. Pourquoi ? Parce que la saison brûlante et orageuse des passions amoureuses - je ne dis pas de l'amour - est derrière moi ? Parce que la perspective de la mort se fait de jour en jour moins lointaine ? L'amitié, surtout celle qui me lie à des plus jeunes que moi, opère-t-elle une sorte de transfusion ? Il me semble que, privé de ces amitiés, je connaîtrais, sous une autre forme, un trouble analogue à celui de l'adolescence, je perdrais mes appuis, le sol et moi-même cesseraient d'être stables...

C'est exactement cela. Dans les points de suspension de sa première réponse, dans ce silence que la retranscription ne rend pas à sa juste valeur - mélange d'étonnement et d'incrédulité - il y avait également ce trouble, cette absence (celle possible de l'amitié, celle d'un oubli de soi), une perte d'équilibre, de celle que provoquent épiphanies, illuminations, et ce sentiment de *déjà-vu* qui nous tenait tellement à cœur, à propos duquel nous écrivions tous les deux au

³ Qu'on retrouve dans le très beau roman de François Gantheret, *Ferme les yeux* (Gallimard, 2007), et dans le titre d'un livre publié dans une collection dirigée par J.-B. : *On est prié de fermer les yeux, le regard interdit*, de Max Milner (Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1991). Question surréaliste des yeux fermés, et question surréaliste posée sur l'amour, qui reprise littéralement, aurait pu faire partie du questionnaire des enquêtes surréalistes sur l'amour et la sexualité.

⁴ J.-B. Pontalis, *Le Songe de Monomotapa*, Gallimard, 2009, p.101.

moment où il préparait *Traversée des ombres*⁵.

Il est remarquable, me dis-je en l'écrivant, que J.-B., des années après notre première rencontre, évoque ces jeunes amitiés qui opèrent une sorte de transfusion, comme il le dit ailleurs dans ce même livre, qui lui apportent vivacité, *gaieté et ironie légère*. En partage d'un humour sans lequel l'amitié fut impossible, ou difficile. *Ce coup de jeune*, disait-il, l'éveillait. J'ai d'abord lu « émerveiller », et en relisant la phrase...

...leur gaieté, leur ironie légère m'éveillent.

...il s'agit bien de l'« éveil », autre nom pour dire épiphane profane, surprise, imprévisible, proche de l'expérience de l'éveil-soudain, dans le bouddhiste zen, et du satori japonais⁶. C'est cela qu'il apprécia dans cette question, *avez-vous assez aimé*, et qui d'abord le perturba, dont l'impertinence sonna comme un bilan irrémédiable. Elle créa un point de passage, la possibilité, au-dessus d'un gouffre de stupéfaction, de fonder une amitié. D'abord en retournant la question, ce qui eut lieu très rapidement à l'issue de l'entretien, dans une sorte de revanche amusée et enfantine, du genre : « alors mon tour...! Tu veux jouer ? Et bien jouons ». Le tutoiement n'était pas loin, il viendra très vite, brisant le barrage de l'âge, et d'une retenue trop guindée qui n'a d'ailleurs jamais existé. Il sut bientôt tout de moi, s'intriguait de découvrir perturbations, silences, et proximités sensibles.

Le jour de notre ultime rencontre, J.-B. avait les yeux fermés, étendu sur le divan de son cabinet de psychanalyste. Je n'en menais pas large devant son corps inanimé que je ne m'attendais pas à trouver là. *Il est en haut, tu veux le voir ?* me demanda doucement Brigitte. J'ai senti dans cette invitation une vive étrangeté, pas vraiment inquiétante. Comme si j'allais

5 Dont l'annonce me fit renoncer à une *Petite théorie de l'évanescence* que je n'ai, du coup, jamais achevée. Edmundo Gómez Mango fit une belle évocation du *déjà-vu/déjà-vécu* dans *La Mort enfant* (Gallimard, 2003, p.83) : « Il s'agit d'une expérience vécue dans laquelle quelque chose d'extérieur, un signe, une image, une sensation provenant d'un monde étrange, étranger, parfois exotique, éveille soudain chez le sujet un sentiment très vif de l'intime, du déjà connu, de l'intensément familier ».

6 Trouvant une définition sur internet, « Le *satori* désigne une expérience qui se prolonge, à l'instar d'un bébé qui apprend à marcher - après beaucoup d'efforts il se tient debout, trouve son équilibre et fait quelques pas puis tombe (*kensh*). Après un effort prolongé l'enfant se rendra compte un jour qu'il peut marcher tout le temps (*satori*) » (wikipedia), je me demande si l'amitié ne serait pas une forme d'éveil, de perpétuelle épiphane. Pas étonnant ainsi qu'un seul moment d'illumination partagée, soit à l'origine d'une amitié prolongée.

le retrouver vivant, que nous allions nous installer dans son bureau pour parler encore un moment. *Que fais-tu en ce moment ? Tu écris ? Tu m'envoies bientôt quelques pages de ton Segalen ?... Et tes enfants, tes filles, ton garçon ?* La question ne différenciait pas la vie de la mort. *Le voir*, c'était le voir vivant. D'ailleurs il semblait dormir, paisible, me rappelant cet enfant mort décrit par Edmundo Gómez Mango dans *La Mort enfant*. Le rituel, les habits, les mains. *Comme un somnambule, l'enfant endormi s'envole loin dans l'au-delà*.⁷ En repensant à notre première rencontre, en regardant son visage, assis à côté du lit, je ne pus retenir mes larmes. *As-tu assez aimé ?* Cette question, qui me revint dans le toucher de son regard fermé, *ai-je assez aimé*, ne fut pas seulement le tournant de notre amitié, son précipité, mais une ritournelle impérative qui ne cesse de me travailler, qui me semble être la première de toutes les questions.

Il arrive qu'on mette un point final à un texte, sans se douter que quelques heures plus tard, un événement imprévu lui apportera un épilogue. Ainsi, flottant dans la mélancolie dans laquelle m'avait plongé l'écriture de ces quelques lignes, j'allai voir un film d'Eric Baudelaire, *The Ugly one*, l'histoire d'une rencontre amoureuse à Beyrouth, sur fond de terrorisme et de guerre civile, qui se répète et se désagrège dans un temps lui aussi désordonné. À la fin du film, le narrateur revient sur la particularité de la rencontre entre Lili et Michel. Les japonais⁸ ont un mot, que je n'ai pas retenu, pour désigner ce genre de *rencontre-événement* qui relie un temps à une rencontre, amoureuse ou amicale. Curieusement, cette expression signifie aussi *séparation*. Ainsi, j'identifie cette première rencontre amicale avec J.-B. à un temps très précis, à ces quelques points de suspension qui témoignent du silence fondateur. Trois points de suspension qui succèdent au dernier échange téléphonique, quelques jours avant la mort de J.-B., et plus tard à son dernier souffle.

7 Edmundo Gómez Mango, *La Mort enfant*, Tracés, « Connaissance de l'inconscient », 2003, p.9.

8 Le narrateur de ce film expérimental (2013), co-auteur avec Eric Baudelaire du scénario, est Masao Adachi, légendaire scénariste de la Nouvelle vague japonaise, et ancien membre de l'Armée rouge.

La mort d'un ami, une séparation bien involontaire, est bien sûr un événement qui bouleverse nos vies. Un temps trop précis, une date figée, une heure irréversible, et *a priori* le contraire de la rencontre, sinon l'envers de celle-ci. Mais cette disparition, en clôturant le cercle vital, donne aussi la possibilité d'un retour sans fin. Roue de la fortune qui repasse par les mêmes évènements, qui relie la mort et la vie. Elle permet le retour de l'événement décisif qui fit de notre rencontre le début de notre amitié, comme la disparition fit de notre séparation le début d'une conversation qui n'a pas de fin, sinon, en réalité, avec ma propre disparition. Nous allâmes ainsi d'une épiphanie à une autre, vers une illumination qu'on pourrait dire négative, et qui pourtant, comme l'amour, est une éclaircie dans la nuit. Dans toutes les nuits.

Rêver pour J.-B.

Colette Fellous

« La vie s'éloigne, mais elle revient ». C'est avec cette phrase que J.B. Pontalis a refermé son dernier livre *Marée basse, marée haute*, écrit dans une villa d'été du Cap-Ferret, pendant son dernier mois d'août. Il n'aimait pas le mot « dernier ». Il n'aimait pas l'expression « les meilleures choses ont une fin ». Je la chuchote souvent cette phrase, « la vie s'éloigne, mais elle revient », et je retrouve ses yeux, son rire, sa voix, sa malice. Il marche vers la plage, il entre dans l'eau et nage longtemps, c'est un vrai rituel du matin, comme à Belle-Île et comme à Cabourg quand il était enfant et qu'il passait l'été dans la villa de sa grand-mère. Il est aussi dans le jardin en fin d'après-midi, c'est une des heures qu'il préfère, avec la famille et les amis de passage, il est libre, heureux, rieur, il suit tous les gestes de sa petite fille Alice et de son petit-fils Samuel, son visage est si attentif, on croirait qu'il écoute les mots qu'ils ne disent pas encore.

« La vie s'éloigne, mais elle revient. » À se mettre ainsi à rêver pour lui, je le vois apparaître à tous les âges de sa vie, en Toscane, à Alexandrie, à Paris, à Boissy, comme si justement il avait appris à les porter tous sur lui, vêtement tissé de jours, de paysages, de livres, de visages, d'amis, de femmes, de villes, d'amours, de tableaux, avec un bel équilibre entre le doute et l'élan, entre la mélancolie et la joie, mémoire unique et mouvante, qui s'agrippe, il le savait, à chaque corps de façon inédite. « La vie porte la vie comme une mère porte son enfant », disait-il aussi. Ou encore « Comment nous y prenons-nous pour tenir à la fois notre mort pour certaine et improbable ? » Cette façon de faire bouger très simplement le langage et de l'éclairer du même coup à chaque phrase, J.B. en était le maître, oui, comment s'y prenait-il, quel était son secret ?

Je chuchote tous ses mots pour ne pas le perdre, pour que son amitié reste proche, vibrante, pour que sa voix m'aide encore à comprendre et à lire le monde, pour qu'elle m'aide à comprendre la mort, à l'accepter, à ne pas avoir peur. Tant de fois il nous a redonné le goût de vivre,

de retrouver l'élan d'écrire, d'aimer, de travailler, d'inventer, de construire. Par une phrase, une intonation, un regard, un sourire, un haussement d'épaules. Et bien sûr cette joie communicative qu'il avait de retrouver ses amis, de transformer une courte heure en une cérémonie d'amitié et de complicité, un kir, une histoire à raconter, un projet de livre à écrire, un nom qui se glisse dans la conversation, des nouvelles des proches et des moins proches, et la conversation devenait aussitôt musique, texte, voyage intérieur, pacte littéraire, résonance. Allumer et entretenir le feu, il savait le faire, oui.

L'élégance de son regard et de son lien au monde est devenu pour moi un modèle. Ce regard, je le vois naître sur cette photo de lui, enfant, quelques mois après la mort de son père. Il est devant la mer, seul, en chemise blanche. Un homme est passé sur la plage à ce moment-là, il a pris la photo et la lui a envoyée un peu plus tard. C'est une photo magique, qui a retrouvé on ne sait comment son destinataire et elle dit déjà tant de choses sur ce qu'il deviendra. Voici la description qu'il en a faite dans *Le dormeur éveillé*, pour la collection « Traits et portraits ». C'est un livre-autoportrait qui a été pour moi un véritable cadeau car les chapitres arrivaient régulièrement dans ma boîte aux lettres, comme des trésors qu'il avait ramassés dans sa mémoire et qu'il avait rassemblés et agencés peu à peu. « L'heure est trop tardive, la mer trop froide pour que l'enfant aille s'y baigner. Alors il regarde la mer. Il paraît grave. Peut-être ne s'est-il pas consolé, peut-être ne se consolera-t-il jamais de la mort de son père. Peut-être espère-t-il sans y croire le voir apparaître, ce père très aimé qui l'a abandonné, le laissant sur le sable : apparaître dans le lointain, sur la ligne incertaine de l'horizon. Il attend en vain ce disparu qui ne se décide pas à revenir pour rester à ses côtés. La mer, elle, est vivante. Mais si peu vivante, si soucieuse, si seule. Sa solitude à lui, le petit garçon, et sa solitude à elle ne se rejoignent pas. Alors il regarde la mer grise. Oui, son regard est perdu. »



Anarchives

Antoine Billot

Qu'il soit bien clair que je ne céderai pas ici au plaisir de la singularité incisive, je ne citerai aucun bon mot, je ne ferai pas le feuilleton pittoresque de notre ami-tié ; qu'il soit bien clair que le passé dont il sera question dans ces lignes est *mon* passé et, partant, celui de nul autre, il est en conséquence un passé incomplet, à l'évidence limité, enfermé dans la clôture d'un temps fini, et ce que je m'apprête à convoquer pour nourrir ces quelques lignes : chapelet de souvenirs, album d'images, ce qui siège dans les couches sédimentées de ma mémoire, ce qui s'y tasse à présent comme des procès-verbaux dans les archives d'un notaire, ces rognures de vie qu'il me faudrait mettre en ordre pour mettre en œuvre la mécanique de l'évocation, cela que je devrais fixer sur le papier : les *empreintes* et les *traces* - arguments, repères, indices, preuves, signes - en me convainquant qu'à défaut de satisfaire ceux qui ont sollicité mon témoignage, leur *inscription* empêchera que malgré moi, au fil du temps, elles s'effacent, se libèrent justement de ma pulsion d'archive en profitant de leur prévisible finitude, de leur non moins prévisible aptitude à la désintégration, tout cela que je devrais déterrer, exhumer de ma mémoire devenue sépulture, tout cela se mesure, s'évalue à l'échelle non pas de son existence à lui mais à celle de la mienne : un cinquième de ma vie, dix ans pour faire bref, dix ans parfaitement isolables, presque autonomes, qui définissent un cycle avec son début : la première rencontre dans une librairie des Abbesses, et sa fin : les obsèques au cimetière Montparnasse, un cycle désormais clos comme une histoire d'amour qui se serait mal terminée ; qu'il soit bien clair que dans la mesure où je redoute de ne pas pouvoir, de ne pas savoir surmonter le désir d'évocation que l'on attend de moi (et que peut-être j'attends moi aussi de moi), un désir dont l'épanouissement est forcément douloureux puisqu'il est par définition bridé par l'impossibilité de la *restitution*, qu'il soit bien clair que dans la mesure où je crains de ne pas

venir à bout du portrait en le construisant par exemple sous la forme instructive d'un récit chronologique ou en le traçant plus vivement au moyen d'une compilation édifiante d'anecdotes avec quoi ferrer l'attention sans beaucoup gratter la plaie, puisqu'il y a plaie, sans beaucoup m'exposer non plus, en me déshabillant un peu, en ôtant mes gants, en retirant ma veste, oui, mais pas plus - que cela (le reste, de toute façon, je suis bien décidé à le garder pour moi, coûte que coûte), qu'il soit bien clair que dans la mesure où je ne suis pas sûr, donc, d'avoir réellement envie d'évoquer, je me propose, à partir de l'actualité persistante de certaines empreintes et de certaines traces qui, je le sais par avance mais je n'y peux rien, modifieront pratiquement la réalité première, *antérieure* - la vraie -, c'est-à-dire mouleront seulement la glaise d'une réalité seconde, secondaire peut-être, supplémentaire en tous cas, une réalité certes ressemblante mais une réalité remaniée, *postérieure*, traître en un mot, je me propose donc modestement de *transcrire* ici quelques fragments (c'est tout ce dont je suis capable) et pour bouter la menace de cette trahison hors du champ de la transcription, pour circonscrire l'effet pulvérisant de la dissémination qu'impose toujours l'*après-coup*, je m'apprête en outre à transcrire ces fragments au moyen d'une syntaxe minimale : par accumulation, liste, énumération.

Afin d'accomplir ce projet qui est en vérité un contre-projet ou un anti-projet, quelque chose qui prend sa source dans l'impossibilité lancinante de la *projection* puisque quoi que j'écrive, aussi honnête que je m'engage à demeurer ici, celui que je *r-appelle* n'est plus là pour me répondre, ce qui signifie que ma mémoire ne peut guère se projeter en direction du passé (où J.-B. réside encore tout en étant désormais absolument inaccessible) mais uniquement en direction du futur (où il n'est pas, où il ne sera jamais bien qu'à *portée de main*, celle précisément de celui qui écrit : moi, en l'occurrence), un futur, un à-venir où s'élaborent déjà les fictions,

les allégories - ce qui n'est pas le moindre des paradoxes de l'exercice biographique -, fictions et allégories qui re-foulent alors la résistance des souvenirs en la dévitalisant dans la transposition narrative (et seulement cela), afin d'accomplir ce contre-projet donc, je dois muscler mes souvenirs, dissoudre la mauvaise graisse de la reconstruction, de l'analyse *ex-post*, et surtout je dois refuser de m'allonger, de fermer les yeux et d'attendre qu'à l'envers de mes paupières se présentent des images, *mes* images, des rêves, *mes* rêves - dans la matière de quoi, depuis plus d'un an, J.-B. erre souvent et souvent en compagnie de mon père disparu deux mois après lui (mon sommeil serait-il à présent un cimetière où gisent ensemble ces deux hommes que presque tout séparait hormis peut-être un goût prononcé pour Marcel Proust, Arnold Böcklin et Charles Trenet ? C'est sans doute d'avoir écrit sur Barrès qui me vaut ce bel œcuménisme onirique du sabre et de la plume) - puis, au réveil, de me précipiter pour en re-transcrire l'éloquence symbolique. Il me semble toutefois que mes rêves ne se donneraient qu'en tant qu'ils sont porteurs d'une information stylisée (un *comme si* imaginaire), il me semble qu'au lieu de *faire voir* J.-B. ils ne feraient que *faire entendre* une parole, *ma* parole (et seulement cela).

En bref je me demande à quoi il aurait voulu que ça ressemble un texte de ce genre-là et je n'ai guère de mal à l'imaginer réfugié dans son bureau qui ressemblait à une chambre d'étudiant, au dernier étage de la maison Gallimard, drapé goguenard dans la fumée d'une cigarette sous l'œil de Claude Roy tout occupé à caresser son chat, sous celui, triste et oblique, de Louis-René Des Forêts, sous la protection aussi bien d'un Sartre trapu comme un boxeur, en position de garde, les poings en avant (ou plus étrangement à genoux sur une photo de groupe prise avant-guerre à Pontigny), je le devine raillant par avance mon incapacité à exhiber quelque atome de chagrin, s'inquiétant même de ce que l'on puisse parler ici de chagrin, conjecturant que la sensibilité la plus élémentaire est probablement soluble dans les mathématiques, prévoyant en conséquence que je m'en vais dissimuler la représentation de mon émotion (plutôt que l'émotion elle-même à propos de l'existence de laquelle il feindrait donc d'être dubitatif) derrière le paravent de la littérature au prétexte, au mieux d'une pudeur jamais prise en faute, au pire d'une froideur intégrale de rai-

sonneur, de « machine à penser » - et c'est en cela que ces lignes composent à mes yeux un hommage fidèle au jeu symétrique qui prévalait entre nous : lui affectant de douter qu'un cœur battait dans ma poitrine et moi lui donnant *pour rire* mille raisons de le croire ; je crois qu'il m'aimait théâtralement analytique et détaché et que j'aimais qu'il m'aime ainsi.

En quoi consistent donc ces archives - mes *anar-chives* - énumérées bientôt de façon anarchique, sans autre nécessité que celle du *commencement* et sans autre autorité que celle du *commandement*... ?

Pour le commencement, il y a cela qui est bien connu : ses lunettes en écaille, ses vestes en tweed, ses pulls en cashmere, ses derbies richelieu à bout fleuri, le whisky du soir, l'amour du tennis, le tabac blond, l'humour froid et une passion sincère pour la littérature de langue anglaise : Henry James, Jane Austen, Edith Wharton, tout cela qui, de loin, dégagait un arôme britannique ; au premier coup d'œil on ne pouvait pas ne pas remarquer son air amusé et légèrement distant d'intellectuel échappé du *Trinity College* ou de diplomate en retraite du *Foreign Office* et l'on croyait alors distinguer dans son sillage quelque chose qui évoquait la pluie fine, le *fog*, l'herbe mouillée, les bruyères et les genêts, les ajoncs ; au second coup d'œil on découvrait aussi bien un apparent conformisme qui ne contredisait pas l'impression première - le chic anglais -, bien au contraire (il convient cependant, à rebours de ces flonflons britanniques, de rappeler l'existence d'une écharpe à damiers qu'il porte d'ailleurs sur la photographie qui est en ce moment même en face de moi, une écharpe dans la laine de quoi il réfugiait en hiver sa gorge de fumeur et qui, foin de référence anglo-saxonne cette fois, me fait plutôt penser au foulard des paysans Khmers ou même à la faïence bicolore des tombes antillaises), lequel conformisme se traduisait à la fois par une propension élevée aux usages et aux rites, tout particulièrement en amitié, et par un mélange de culture classique et d'humanisme éclairé qui était je crois l'héritage d'une tradition bourgeoise - sa famille comptait en effet de nombreux ministres, des académiciens et de grands industriels -, un conformisme qui dissimulait en réalité (mais là nous sommes déjà au trentième ou quarantième coup d'œil : la vue s'aiguise) une authentique aptitude libertaire de la même façon que son humour abritait de la tristesse, ses passions de la lucidité et sa

douceur de la cruauté ; cette maïeutique des contraires qui était de son propre aveu une quête d'*entre-deux* ou plutôt un désir plus général de « négoce » : négoce entre psychanalyse et littérature, écriture et édition, tradition et création, fidélité et incertitude, cette maïeutique était coupée sur mesure, sur ses mesures, comme un costume à la Brummell : élégante et seyante pour faire court - nul autre ne pouvant l'enfiler sans craindre que cela tombe mal...

Puis, au-delà du commencement, il y a les éléments, ces éléments qui commandent mes souvenirs, qui leur imposent l'autorité d'une *forme* à quoi raccrocher leur présence : Boissy le refuge, cette sorte de *maison-mère* gagnée sur le frère - le préféré de la mère -, un refuge cerné de hauts arbres sur le terreau de quoi proliféraient une théorie de lapins facétieux qui sautaient et gambadaient à quelques mètres des transats où s'échouaient en été les hôtes du dimanche ; puis il y a la mer, cette mer devant laquelle, sur un magnifique cliché pris quelque part en Normandie, du côté de Cabourg où ses grands-parents possédaient une maison dont il aimait à rappeler souvent qu'elle était devenue au long d'un temps de plus en plus démocratique une résidence de vacances, on le voyait adolescent proustien, songeur et mélancolique, une mer que l'on devine de l'ouest plus que du sud, une mer à vaste marée, aux profonds ressacs, une mer pour laquelle il manifestait une vraie inclination, régulière, quoiqu'il l'envisageât, me semble-t-il, plutôt qu'à la barre d'un bateau - on ne lui savait pas le pied spécialement marin -, depuis son bord ferme, sable des plages ou terre des îles ; ainsi du Cap Ferret, sa dernière fidélité littorale, où il écrivit ses ultimes pages, celles de *Marée basse, marée haute*, après avoir rédigé et s'en être aussitôt lassé le premier chapitre du livre qu'il souhaitait consacrer à Paul Valéry depuis longtemps, ainsi encore de Belle-Isle qu'il associait toujours, quand il racontait les étés qu'il y avait autrefois passés, à son ami Jean-Pierre Vernant. Pas très loin de la mer, il y a son goût pour les croisières (dans un passage de *Frère du précédent* il décrit ainsi l'un de ses vœux non exaucés : « pénétrer dans le port de New York accoudé au bastingage du pont avant »), les croisières comme celle qu'il avait faite adolescent en compagnie de sa mère - et, joie suprême, sans son frère - sur la Volga, de Saint-Petersbourg à Moscou (ou l'inverse aussi bien) et puis il y a son goût pour Venise qui lui venait je crois

de Sartre et du scénario Freud sur lequel ce dernier (expression qu'il exéçrait autant que « frère du précédent ») l'avait envoyé travailler entre canaux et *piazza*, au soleil, en amont de sa propre contribution, un travail qui, je crois me souvenir, s'était piteusement étiré dans la lagune, évaporé dans les brumes du Lido, noyé dans les *Spritz* du *Caffè Florian*. La terre, c'est le lieu de la fidélité (Boissy), la mer, celui de la fluidité (Belle-Isle ou le Cap Ferret) - cette fluidité que l'on retrouve dans tous ses livres - et pour le feu, le lieu peut-être des passions, je ne vois guère que ses *Benson & Hedges* qu'il refusait fermement d'acheter au café de la rue du Bac, en face de la rue Sébastien Bottin, car il n'en aimait pas le patron, un grand chauve aux yeux tristes qui ne quittait jamais l'arrière-comptoir derrière quoi, à ses côtés, statique et hiératique, trônait et trône sans doute encore sa mère dont je trouvais qu'elle ressemblait un peu à Françoise Verny, période éthanol (il m'envoyait parfois y acheter un paquet à sa place), pour le feu donc, ses cigarettes dont il écrasait le filtre doré entre ses lèvres que l'âge n'avait pas rendues minces - comme c'est souvent le cas -, dont il prétendait n'avaler jamais la fumée, la préférant densément nuageuse autour de lui - option tabacomane que j'associe, je ne sais trop pour quelle raison, au concept psychanalytique d'*attention flottante* qu'il chérissait non sans sourire...

Puis en vrac, dans la résistance à l'autorité des souvenirs (le vain refus du refoulement), il y a cette fragilité de l'apparence dont je me suis parfois demandé s'il n'en jouait pas un peu avec la virtuosité discrète du mâle dominant de la horde afin de retenir auprès de lui les jeunes femmes et, partant, de leurrer les ambitions de leurs compagnons, ces jeunes mâles piaffants dont certains prétendaient peut-être lui ravir déjà l'attention, une fragilité en contradiction totale avec par exemple l'énergie qu'il savait concentrer au bout de sa raquette de ping-pong tandis qu'il battait à plate couture et sans jamais bouger les pieds, seulement le torse et le bras droit, la plupart de ses impétueux adversaires qui avaient souvent l'âge de ses enfants voire de ses petits-enfants ; il y a aussi son regard clair et rieur même les jours de mélancolie ; il y a ses joues glabres sauf durant quelques semaines, au tournant du millénaire, retour du Cap-Ferret, où une barbe blanche, assez rase, lui menuisait le visage qu'il avait déjà mince ; il y a son marchand de journaux, boulevard Raspail, à la sortie du métro, où chaque jour en sortant du

restaurant il achetait le journal *Le Monde* qu'il lisait intégralement avec cette religion de la presse écrite propre à sa génération ; il y a son casier à courrier, à gauche de l'entrée, chez Gallimard, où il passait toujours avant d'aller déjeuner afin de soupeser les manuscrits fraîchement arrivés, découvrir les envois, les invitations, vérifier en quelque sorte que la vie vibrait encore ; il y a les escaliers qu'il montait plusieurs fois par jour, refusant obstinément de recourir à l'ascenseur, développant même une sorte de discours hygiéniste à leur propos, le même par lequel il me recommandait d'alterner une douche chaude avec une douche froide pour fouetter l'organisme au sortir de la nuit ou encore la pratique régulière de la natation, quelle que soit la température de l'eau, le même discours par paradoxe grâce auquel il se servait un whisky chaque soir, s'installait dans le canapé en angle de son salon, toujours à la même place, en face des fenêtres qui ouvraient sur un adorable jardin fleuri auquel on accédait en descendant quelques marches en pierre, il préparait alors son nécessaire à cigarettes, paquet, briquet, cendrier, et mélangeait ainsi les plaisirs comme pour se rémunérer d'une journée de labeur - ce qu'elle pouvait être sans doute : le matin chez Gallimard, l'après-midi à son cabinet, lequel cabinet se trouvait situé juste au-dessus de son appartement, cabinet de psychanalyste certes mais aussi bien de travail, avec ces milliers de livres ceinturant la vaste pièce principale, son bureau de taille relativement modeste placé orthogonalement aux fenêtres, bureau sur le cuir de quoi il écrivait sous le regard d'une photographie le représentant enfant aux côtés de son père, il y avait là un canapé, trois fauteuils, on n'y entendait aucun bruit sinon le chant de quelques oiseaux monté du jardin, la clameur ouatée de la ville, parfois le craquement bref et sobre d'un parquet, à gauche de l'entrée une porte donnait sur une plus petite pièce, là où il consultait (dit-on ainsi pour un psychanalyste ?), avec sa méridienne et son fauteuil orientés tous les deux vers les rayonnages d'une bibliothèque encastrée où figuraient tous les volumes de la collection « L'un et l'autre »,

chacun dédicacé par son auteur ; c'est là que nous avions ri en compagnie de Laure Adler venue le filmer et d'une maquilleuse qui se trouvait être l'une de mes anciennes étudiantes, là aussi que je l'ai vu pour la dernière fois.

Il n'y a pas de fin pour les souvenirs (en amont de cette composition, j'ai passé plusieurs heures d'une nuit sans sommeil à maintenir continu le rythme des énumérations en accumulant un très grand nombre de détails mais sans les noter, seulement en les énonçant) : Cerisy la Normande, Barfleur l'invisible, Romanmôtier la Suisse, l'Alexandrie de sa jeunesse (son Aden à lui), la Bourgogne lumineuse des « autographes », le Kir des repas au Bistrot de l'Université, Deleuze plutôt que Derrida, Sartre plutôt que Camus, Michon plutôt que Sollers, le boudin aux pommes, le parfait au café, le toucher de Brad Mehldau, la voix de Cesária Évora, les cheveux de Julianne Moore, ses yeux mouillés quand il évoquait son chien Oreste ou Georges Perec, son refus de me laisser écrire un texte sur Drieu La Rochelle (qu'il avait croisé, adolescent, sur les marches de l'Opéra) par fidélité à son oncle Louis Renault dont l'épouse Christiane, *Béloukia*, fût la dernière maîtresse de « l'homme couvert de femmes », sa méfiance à l'égard de l'intelligence abstraite, géométrique, et son peu d'enthousiasme induit pour les lignes que j'avais écrites à propos d'Évariste Galois, son culte du tennis à la télévision qui raccourcissait la durée de nos déjeuners hebdomadaires les jours de tournoi, ce geste qu'il avait souvent de poser la main sur ma nuque au moment où nous nous séparions, ses messages ironiques sur mon répondeur quand il imitait en riant ma voix d'outre-tombe, son dernier sourire à l'instant que je franchissais la porte de sa chambre d'hôpital, sa petite écriture aux lettres détachées, ses dédicaces, ses titres de livre, *Un jour, le crime* qu'il m'a dédié non sans souligner, narquois, la résonance du sujet avec celui à qui il destinait l'adresse, les rôles qu'il distribuait autour de lui comme des cartes, les compartiments étanches de ses amours, de ses amitiés...

Il n'y a pas de fin pour les souvenirs.

Un léger reproche

Christian Bobin

J'ai un léger reproche à vous faire, cher J.-B. Le jour de votre mise en terre, dans le cimetière a éclaté la voix de Charles Trenet. Je suppose que ce choix était le vôtre. La joie de Trenet m'a toujours semblé souterrainement lugubre. Sa « folle complainte » le dit à sa façon. Ce jour de votre enterrement, cette voix du chanteur s'est plantée dans mon cœur comme une bêche. J'ai failli être découragé et, pendant quelques secondes, la mélancolie a posé sa main sur mon épaule, m'invitant à me retourner. Je ne me suis pas retourné. Vous aimiez la vie par mille détails. Vous n'étiez pas sans brusquerie et je quitte la voix américanisée de Trenet pour réentendre la vôtre : elle sautait parfois, montait de plusieurs degrés dans l'air quand vous n'étiez pas satisfait d'une parole. Ces légères intimidations, cette brusquerie : autant de barbelés aériens, sonores, qu'il fallait franchir pour découvrir l'enfant dans sa forteresse. Car vous savez bien que, si dans les cimetières il n'y a que des enfants, c'est pareil pour les bureaux des éditeurs ou les salles d'attente des psychiatres. « L'un et l'autre », cette belle invention d'une collection de livres - on dirait le nom d'une corde à sauter. Quand vous m'avez accueilli dans cette maison de papier bleu nuit, j'étais tout petit. Je le suis toujours. J'avais à mon côté un saint - ces fous qu'on ne sait comment arrêter - un âne, un chien et quelques visions hallucinées sur les mères. Vous nous avez fait une place. Nous avons mangé ensemble au restaurant *Les Ministères*. Mon manuscrit était bouclé.

Je vous ai raconté comment j'avais vu dans un journal une image de ces pauvres qui fouillaient les poubelles. Ils étaient tellement rieurs que, vous ai-je dit, derrière eux j'ai aperçu, aussi joyeux, l'ange de Saint-François. Votre fourchette est alors restée suspendue au-dessus des abîmes. Votre voix s'est mise à gronder : mais c'est ça qu'il faut rajouter à votre livre, m'avez-vous dit, presque menaçant de bienveillance. Et je l'ai fait. Et bien sûr vous aviez mille fois raison. D'autres repas ont suivi et il me semble que le rire était toujours dans l'assiette, en tranches généreuses. Vous n'aimiez pas la solennité. Vous la fuyiez comme la mort. Et c'est juste : la solennité est la mort. La vie est brève et folle. La mélancolie cherche à nous faire mordre la poussière. Pour moi, ce que vous avez écrit de plus beau, c'est sur Oblomov, ce personnage neurasthénique que vous faites sortir de son livre et que vous accueillez comme un patient. Guérir l'inguérissable est un travail de longue haleine. La vie est brève, à peine un échange de balles, j'écarte tous vos livres, je ne retiens (avec en retrait la carrure somnambule d'Oblomov) que cette page où vous racontez que, Sartre vous annonçant qu'il va créer une revue, le jeune homme que vous êtes se déclare partant pour l'aventure, pensant qu'il s'agit d'une revue au Lido. Cette naïveté qui résiste aux cuirasses de l'érudition, cher J.-B., elle est simplement adorable. Mais quand même, la prochaine fois que vous mourez, s'il vous plaît, n'invitez pas Charles Trenet.

J.-B. avec la poésie

Edmundo Gómez Mango

« Du fait qu'un tel homme a écrit,
le plaisir de cette terre a augmenté. »

Nietzsche

Il me paraît déjà si lointain, et en même temps si proche, ce déjeuner à la petite table des « Fins gourmets », lorsque J.-B. m'a dit : « J'ai un projet pour nous deux, pour vous et moi, un livre sur Freud et la littérature, j'ai pensé à ce titre : *Freud avec les écrivains*. »

Cette rencontre se passait quelque temps après une séance du séminaire Babylone, organisée par Maurice Corcos à l'Institut mutualiste Montsouris, qui avait eu lieu le 3 mai 2010. J'avais participé avec un exposé intitulé « Poésie et psychanalyse. Autour de l'œuvre poétique de Juan Gelman ». J.-B. était présent, ce qui m'avait fait très plaisir ; il connaissait le texte que je lui avais adressé quelques jours auparavant. Je crois que je lui ai fait connaître presque tout ce que j'ai écrit en français, destiné à une publication ou à des conférences. Il avait la gentillesse de toujours me répondre, et très souvent il me renvoyait ma copie avec des notations en marge, avec sa lettre manuscrite à l'écriture très petite et très fine, parfois difficile à déchiffrer. J'avais voulu commencer cet exposé par une introduction sur « poésie et psychanalyse » : je travaillais depuis un certain temps sur la présence insistante et pour moi toujours étrange, énigmatique, du *Dichter*, du poète au sens large, dans l'œuvre de Freud. J'en étais venu à me dire qu'il y avait là quelque chose d'essentiel pour la pensée freudienne, que j'avais essayé de formuler ainsi : le *Dichter* est un interlocuteur privilégié de Freud. Il dialogue avec lui dans les moments cruciaux de sa pensée. Ce n'est pas au philosophe, à l'anthropologue, au sociologue, au linguiste qu'il a besoin de se confronter pour avancer dans les moments les plus féconds de sa théorisation : c'est du côté du poète qu'il va chercher une sorte de vérification, une « concordance » entre la vérité humaine saisie par la littérature et les découvertes de la psychanalyse.

Je me demande encore pourquoi j'avais souhaité montrer à ceux qui avaient eu l'amitié de venir m'entendre ce soir-là, l'image de la première de couverture du livre de Jean Wahl, *Poésie, pensée, perception*, dont j'avais une vieille édition. Les trois mots, présentés de haut en bas, me paraissaient établir une sorte d'échelle, ils dessinaient presque un itinéraire : à partir de la perception, en passant par l'élaboration de la pensée, jusqu'au plus haut, la poésie. Sur ce point, je me souviens d'avoir discuté plusieurs fois avec J.-B. Je pense que pour lui, comme il le disait de Freud, le « logos » était l'instance la plus haute de la vie de l'esprit. Il n'admettait pas non plus la supériorité qualitative d'un genre littéraire par rapport à un autre. Il questionnait la primauté que j'octroyais spontanément à la poésie. Il s'agit d'une estimation subjective : c'est dans le poème que je trouve l'expérience la plus intense de la vie littéraire, parce que c'est en lui que le langage s'approche le plus de la musique et du silence. La polémique est ancienne et je me souvenais de l'époque où, au cours de mes études littéraires, les défenseurs du roman comme genre majeur de la littérature contemporaine s'opposaient à ceux qui défendaient encore le haut prestige de la poésie. J'aimais bien dire à J.-B. que la poésie n'était pas un genre, qu'il s'agissait d'une certaine relation très particulière de la langue avec les mots, qui pouvait se produire dans la prose ou dans l'essai, comme des « moments poétiques ». Et alors, je crois, on pouvait se mettre assez rapidement d'accord.

J.-B. est intervenu dans la discussion qui a suivi mon exposé à l'Institut Montsouris. Il a manifesté un désaccord avec mon propos. Il ne pensait pas qu'on devait reconnaître une qualité privilégiée à la relation de Freud avec la littérature. J.-B. soutenait que la discussion avec les philosophes, avec les anthropologues ou les historiens, avaient été, elles aussi, importantes et fécondes pour l'enrichissement de la pensée freudienne et l'évolution de sa théorisation. Je pouvais l'admettre sans difficultés. Certes, je pouvais reconnaître qu'il y avait eu dans ma présentation un aspect un peu provocateur. Sur le coup, je n'ai

pas pu répondre de manière satisfaisante à la question de J.-B.

L'« aiguillon » était resté en moi. J'imaginai et j'anticipais la prochaine rencontre avec lui. Je préparais mon argumentation : la relation avec la littérature soutenue par Freud tout au long de son œuvre était particulière, elle avait une qualité spécifique, il valait la peine de s'y attarder. Certes, les apports des archéologues, des linguistes, des philosophes, des historiens des civilisations gréco-latines et du Moyen-Orient, avaient nourri sa pensée. Leurs livres remplissaient des rayons de la célèbre bibliothèque à Vienne, transportée à Londres pendant son bref et définitif exil. Mais je me disais que la relation de Freud avec Goethe et Shakespeare, avec la littérature, avec le *Dichter* en tant que créateur des fictions avec les mots, gardait en elle une énigme qu'il fallait essayer d'élucider.

La discussion que j'avais développée dans mon for intérieur n'a jamais eu lieu dans ces termes. Le déjeuner qui nous a réunis après la soirée de l'Institut Montsouris fut le moment où il m'a proposé le livre à écrire. L'« avec » du titre, était porteur de tout ce que j'avais imaginé maladroitement pour déployer ma position. C'est, me dis-je maintenant, mais je l'ai ressenti tout suite, un exemple parmi tant d'autres, de ce rapport de J.-B. avec la poésie. Il était capable de le faire surgir, dans un titre, dans des phrases, au sein du développement de sa pensée, ou dans un petit mot adressé à un ami, dans une dédicace. Une relation intime liait sa pensée avec la profonde activité poétique de la langue. Elle surgissait souvent à l'improviste, quand on ne l'entendait pas dans son écriture, par des expressions langagières, des métaphores, des trouvailles qui inspiraient à son interlocuteur le sentiment qui peut se formuler ainsi : oui, c'est ça.

Il se souvenait vaguement qu'adolescent il écrivait des poèmes à la Mallarmé, pratique qu'il abandonna très vite. L'écriture littéraire qui l'a toujours le plus attiré c'est le roman, plus précisément le récit, ou celle de certains philosophes qui ont été d'emblée reconnus comme de grands écrivains, comme Jean-Jacques Rousseau ou plus proche de lui, Maurice Merleau-Ponty. La relation privilégiée qu'il a soutenue avec l'auteur de *Signes*, de *Le visible et l'invisible*, est très significative. Il l'a souligné lui-même. Ce n'est pas seulement l'affinité avec les grands thèmes fréquentés par le philosophe, le primat de la perception, qui rapproche du sensible, sa notion de la chair du monde et de l'incarnation, la relation du visible et de

l'invisible, le langage et les sciences humaines. C'était surtout une qualité de présence, un don de « présenter », par la voix, par son écriture, pas seulement une idée, mais une pensée vivante. J.-B. lui-même tenait à l'incarnation de la pensée dans l'écriture, comme je crois qu'on « tient » à un idéal, ou comme un idéal peut nous « tenir ». Il s'agissait chez lui de transformer les représentations psychiques, les mouvements de l'âme, même les plus ténus, en verbe. Cet appel « à » et « de » l'incarnation n'était pas chez lui un vestige religieux, mais une sorte de critère de vérité ; quand l'activité intellectuelle s'écarte de l'abstraction aride et se rapproche du sensible, elle peut devenir vivante et vraie. Il racontait parfois cette anecdote : lors du concours de l'agrégation de philosophie, il est seul dans une bibliothèque, il prépare l'épreuve orale, la « Grande leçon ». Il consulte plusieurs ouvrages, entre autres, *Phénoménologie de la perception*. Plus le moment de la présentation devant le jury approche, plus il s'angoisse. L'appariteur vient le chercher, il le trouve pâle et inquiet, en traversant la cour, il l'asperge d'un peu d'eau. Devant le jury : le blanc, il lui semble avoir tout oublié. Il commence à parler, il imite Merleau sans s'en rendre compte, sans l'avoir décidé volontairement. Il a oublié les idées mais il reprend la voix de l'ami dans sa propre voix, il reproduit ses inflexions, sa façon d'exposer persuasive sans vouloir convaincre, il s'entend lui-même dans la résonance de la voix de l'autre, il se trouve alors, à travers cette fugitive mimésis, au centre de sa pensée elle-même, il est capable de construire un bon et bel exposé. Bien plus tard, quand il apprend la mort de son ami, si inattendue (il n'avait que cinquante-trois ans) il a eu le sentiment de rester, littéralement, sans voix.

Une question me hante dès que j'ai choisi le titre de ces pages, « J.-B. avec la poésie », et qui revient dans les souvenirs des conversations que j'ai eues avec lui depuis si longtemps. Il me semble qu'elles se poursuivent encore. Je ne sais pas si j'arriverai à m'approcher, c'est mon désir, de cette réalité poétique qui se manifestait chez J.-B. de multiples façons. On a souvent évoqué son « charme », sa sympathie ; quand on l'accompagnait dans les couloirs de la maison Gallimard il s'arrêtait un instant pour parler avec les personnes qu'il connaissait (presque toutes celles qu'il croisait). Leurs visages s'ouvraient dans un sourire en écoutant le mot dit à chacun. Une fois seulement je l'ai entendu apostropher d'un mot dur et tranchant un écrivain philosophe très connu par ses émissions radio-

phoniques et qu'il n'aimait visiblement pas trop.

Quand on évoque J.-B. on court le risque de se laisser aller à l'anecdote, au souvenir de ses saillies qui nous faisaient rire, à sa bonhomie qui créait si souvent une tonalité agréable et détendue. En sa compagnie prédominait toujours le plaisir d'être ensemble. Il produisait cette même atmosphère dans les librairies qui nous ont reçus pour la présentation de *Freud avec les écrivains*. Peu importe si le public était nombreux et la salle vaste et spacieuse (comme à Bordeaux, à Strasbourg, à Toulouse), où s'il s'agissait d'une petite librairie parisienne avec très peu de chaises, beaucoup de monde debout et de nombreuses personnes qui devaient rester dehors sur le trottoir sans pouvoir s'approcher. Le charme de J.-B. illuminait ces réunions ; il prenait tout son temps pour parler avec les personnes qui venaient demander une dédicace ; il réussissait, là aussi, à trouver des mots sympathiques, éloignés de la formule reçue, à personnaliser le petit message adressé, qui pourrait évoquer plus tard le moment fugitif de la brève rencontre avec chaque lecteur.

« Avec la poésie » c'était pour lui une manière de parler, d'écrire, un style, mais aussi une façon de vivre, de construire sa relation à l'autre. C'était peut-être une modalité d'habiter ce pays du « royaume intermédiaire » qu'il héritait (dans le sens goethéen et freudien d'avoir su l'arracher et le conquérir) du père de la psychanalyse. Il a voulu, on le sait, nommer ainsi la publication du recueil des interventions qui avaient été prononcées dans l'inoubliable semaine qui a eu lieu au Centre international de Cerisy (septembre 2006). De nombreux amis psychanalystes, écrivains, essayistes, historiens de l'art s'étaient réunis à cette occasion pour lui rendre hommage. Ce rassemblement était lui-même la réalisation de cet « avec la poésie » : elle n'était pas une réunion institutionnelle, les invités n'étaient pas là en tant que professeurs, psychanalystes ou écrivains éminents, la tonalité même des interventions évitait de se confondre avec celle des congrès académiques orientées essentiellement vers le monde du concept et du savoir. C'était avant tout une manifestation d'amitié, d'abord parce que, je crois, tous les intervenants étaient des amis de J.-B., mais aussi et surtout, parce que l'amitié de la pensée et de la poésie, dans des manifestations très différentes, était le noyau et le dénominateur commun des interventions. Elles ne célébraient pas un maître, mais elles accompagnaient un penseur de la psychanalyse et un grand écrivain de

langue française. Par leur travail de pensée et d'écriture les participants remerciaient J.-B., l'ami de l'amitié, de la poésie et de la pensée.

Le « royaume intermédiaire » était pour J.-B. non seulement un leitmotiv qui traverse toute son œuvre, mais aussi son style de pensée et de son écriture, la vérité de l'homme. Il aimait l'*intermezzo*, sa pensée s'approchait de cette forme musicale, un fragment qui réunit d'autres fragments, un jeu de pensée qui se produit dans l'intermède, ou dans les interstices, qui peut tendre vers la simple célébration de son surgissement, ou qui essaye par moments de retrouver l'air d'une humoresque, qui se réjouit dans l'humour et la fantaisie. En musique, il aimait surtout écouter Debussy et Ravel.

Le « royaume intermédiaire » était ce lieu de partage où J.-B. accueillait l'ami, le lecteur. Il me semble qu'il ne le confondait pas avec son intimité. Celle-ci restait son secret, un silence d'enfance qu'il entourait et préservait par la grâce et la légèreté de ses mots. L'intermède c'est l'espace qu'il ouvrait, et que nous pouvions partager avec lui dans la conversation, dans la lecture d'un de ses livres. Sa voix, entendue dans une causerie, ou lue dans son écriture, dessinait le visible de la rencontre. Mais elle ne manquait presque jamais de susciter en nous, ou de nous faire pressentir quelque chose d'invisible, un silence de fond, un ailleurs inconnu et que pourtant nous imaginions partager avec lui. C'est cette part non visible, non totalement audible de la rencontre qui persistait quand je me séparais de lui, une zone d'ombre qui avait été fugitivement frôlée par la lumière, et qui m'accompagne encore.

Ombre et lumière : la clairière, mot qu'il aimait particulièrement (il lui déplaisait qu'on lui fasse la remarque que Heidegger l'avait souvent utilisé), est peut-être le lieu même de ses retrouvailles avec la poésie. Les mots ont traversé la pénombre confuse, ils ont lutté avec le langage, ils ont essayé de ne pas tomber dans la facilité des expressions déjà faites, ils ont refusé de s'asseoir sur des concepts préfabriqués. Ils sortent à peine de « la mélancolie du langage » pour se rafraîchir et s'abreuver dans la clairière, source de la pensée.

Il cherchait l'« accord », la résonance, la correspondance heureuse, presque musicale entre la vie de la langue et la vie de l'esprit. Si la langue balbutiait, si elle était défaillante, si les mots n'étaient pas « justes », c'était pour lui le signe d'un défaut, d'une opacité de

la vie de la pensée. Il écrivait et récrivait encore en cherchant à s'approcher au plus près de l'unisson, l'accord parfait, inatteignable. Le meilleur de son écriture rejoint cet *intermezzo* où la vie de l'esprit et la vie de la langue s'étreignent amoureusement, s'entrelacent et se traouissent mutuellement.

Le J.-B. « charmant » que nous avons tous connu cachait bien d'autres J.-B. Il était un infatigable lecteur. Il semblait avoir tout lu. Il a participé très longtemps au Comité de lecture des éditions Gallimard. Son activité éditoriale a été immense. Après sa participation au Comité de rédaction des *Temps modernes*, il a créé deux revues rayonnantes de la vie culturelle française (*la Nouvelle revue de psychanalyse*, sa si chère *NRP*, et *Le Temps de la réflexion*). Il a fondé et dirigé « Connaissance de l'inconscient », une des collections de psychanalyse les plus importantes d'Europe. *L'un et l'autre* fut sa dernière invention éditoriale, si singulière et qui a connu un si brillant succès.

On se demandait quand il trouvait le temps pour écrire. C'était encore une région du pays de l'intermède : entre le fauteuil du psychanalyste et l'écritoire de l'écrivain. Il a écrit depuis son adolescence jusqu'à sa mort. Il cultiva l'essai, exercice de sa pensée critique, curieuse, innovante. Il fut un des plus féconds penseurs de la psychanalyse contemporaine. Il a écrit des récits romanesques et autobiographiques. Dans ses derniers livres, il entretenait une littérature intimiste, tout à fait personnelle, qui ne voulait pas adopter la forme des mémoires, du journal ou de l'autobiographie. Il inventa le terme d'« autographie » pour caractériser cette écriture d'un « je » qui s'est libéré du Moi, et qui fait du geste même d'écrire son jeu, sa source et son destin. « Je deviens un graphomane », disait-il en écrivant ses derniers ouvrages. Pendant les années 2010-2012 il a écrit *En marge des nuits*, *Un jour, le crime*, *Avant, Freud avec les écrivains*. *Le laboratoire central*, vaste et riche recueil d'entretiens et d'interviews réunis par Michel Gribisnki, rappelait qu'il a été, sa vie durant, un homme de dialogue. Le dernier souffle de son écriture nous est arrivé après sa mort : le recueil de nouvelles *Marée basse, marée haute* (2013) est un livre posthume.

Dans un autre déjeuner qui a eu lieu après celui que j'ai déjà évoqué, J.-B. m'a proposé une première répartition d'auteurs. Il les avait distribués en deux colonnes, dans la première, sous mon prénom, figuraient : Goethe,

Schiller, Heine, Dostoïevski et Thomas Mann ; dans la deuxième, sous son prénom : Shakespeare, Stephan Zweig, Arthur Schnitzler, Romain Rolland, Émile Zola...(voir l'annexe). Dans des rencontres successives le projet initial s'est modifié, complété et mis en forme. L'architecture du livre, c'est lui qui l'a construite et peaufinée. Nous travaillions nos textes chacun de notre côté, nous nous les transmettions au fur et à mesure. Ses commentaires et suggestions m'ont été précieux. Pendant le travail qui a duré à peu près deux ans, j'ai été sans cesse admiratif de sa créativité, du foisonnement d'idées et de propositions, de son extrême générosité intellectuelle. C'est un véritable cadeau qu'il m'a fait en m'invitant à travailler avec lui. En même temps, il n'a pas cessé de poursuivre ses projets d'écriture. Sa capacité de travail, que j'ai eu le privilège dans cette période de voir de plus près, était elle aussi, extraordinaire : collaboration avec des revues, rencontres avec des journalistes, interviews pour la radio, la télévision, participation à des discussions, publication et présentation de ses nouveaux livres ou des auteurs de ses collections, poursuite de son travail d'éditeur mais aussi d'analyste. Il a été capable, presque jusqu'à ses derniers jours, de mener à bien ses multiples activités. Elles étaient toutes frappées par ce que son ami Jean Starobinski (*Freud avec les écrivains* lui a été dédié) définissait comme la « marque J.-B. », cet « air », ce « style », « cette couleur » ineffaçable, si facilement reconnaissable et si difficilement définissable, parce qu'elle se confondait avec le timbre de sa voix, la tonalité inimitable de son écriture, mais aussi avec l'esprit même qui animait ses revues, ses collections, ses livres, ses amitiés.

Il essayait de faire parler son « aphasie secrète ». Il réveillait l'*infans* de lui-même et de chacun d'entre nous. *Infans scriptor* : marque - inscription que J.-B. fait surgir silencieusement, dans une langue presque muette, à la fin de *l'Amour des commencements*. Il recherchait dans le rêve la source de la pensée. Il n'abandonnait presque jamais ce lien, cet espace, cet intermède où la pensée de la nuit rejoint celle du jour. La « pensée rêvante » était sa manière de poursuivre le travail du rêve dans la pensée du jour. Le geste d'écrire était une recherche incessante, asymptotique, de retrouver la chose muette de ses enfances et de ses rêves. Il nous a rapproché, dans son amitié, de la *philia* de la pensée et de la poésie. Merci, J.-B. avec la poésie.

Annexes

Un carton NRF et la « feuille de route » de Freud avec les écrivains.

Le 28.01.11

NRF J.-B. Pontalis

Cher Edmundo

Voici la "feuille de route" de notre futur grand livre. À dire vrai elle m'est plutôt destinée car vous êtes largement en avance sur moi. Pour l'instant je suis plongé dans Stefan Zweig et, si tout va bien, je vous soumettrai mon texte fin février.

Votre
jb

Le 28 01 11



J.-B. Pontalis

Cher Edmundo

voici la "feuille de route" de notre futur grand livre. À dire vrai elle m'est plutôt destinée car vous êtes largement en avance sur moi. Pour l'instant je suis plongé dans Stefan Zweig et, si tout va bien, je vous soumettrai mon texte fin février.

Votre
jb

Freud avec les écrivains

Avant propos : Edmundo et J.-B.

Edmundo

Goethe
Schiller
Hoffman
Heine
Thomas Mann
Romain Rolland

J.-B.

Shakespeare
Dostoïevski
Jensen (Gradiva)
Stefan Zweig
Arthur Schnitzler

En appendice peut être

- la réponse de Freud au questionnaire « Quels sont vos livres préférés »
- une brève évocation des auteurs mineurs qui l'ont influencé
Ludwig Börne (pour les livres associations)
Popper Linkeus (« Fantaisies d'un réaliste »)
- la recension d'écrivains comme Zola, Mark Twain, etc qu'il cite (cf. le livre des PUF « Freud et la littérature » et le livre que nous a confié Marcelo Marques)

jb
Le 28 01 11

Freud avec les écrivains

Avant propos : Edmundo et J.-B.

Edmundo

Goethe
Schiller
Hoffmann
Heine
Thomas Mann
Romain Rolland →

J.-B.

Shakespeare
← Dostoïevski
Jensen (Gradiva)
Stefan Zweig
Arthur Schnitzler

Et appendice peut être

- la réponse de Freud au questionnaire "Quels sont vos livres préférés"
- ~~une brève évocation~~ ^{une brève évocation} des auteurs mineurs qui l'ont influencé
Ludwig Börne (pour les livres associations)
Popper Linkeus (« Fantaisies d'un réaliste »)
- la recension d'écrivains comme Zola, Mark Twain etc qu'il cite (cf. le livre des PUF "Freud et la littérature" et le livre que nous a confié Marcelo Marques)

J.-B.
Le 28 01 11

D'autres messages de J.-B. Pontalis autour du livre *Freud avec les écrivains* :

Carton *NRF*

Le 16 mars 2011

Cher Edmundo
Voici une nouvelle version plus longue du Zola (jetez la précédente).
Je pars ce week end à Saint Malo -grand besoin de détente.
Mercredi, je déjeune avec Antoine Billot.
Pouvez-vous vous joindre à nous ? Appelez-moi mercredi matin pour me dire si ça vous va

Votre jb

.....

Carton *NRF*

Le 7 septembre 2011

Cher Edmundo
Voici enfin le Romain Rolland vous ne pouvez pas imaginer à quel point ces quelques pages m'ont coûté d'efforts
Maintenant je vais m'attaquer à Schnitzler, laissé de côté depuis des mois. Vous voyez, j'avance, mais lentement comme une tortue par rapport à vous, le lièvre !
Je vous rappelle bien vite pour décider d'un déjeuner

Mon amitié fidèle jb

.....

Carton *NRF*

Le 2. 11. 11

Cher Edmundo
Voici quelques pages : l'Avant propos de notre futur ouvrage et l'esquisse de ce qui cherchera à répondre à la question « Freud peut-il être qualifié d'écrivain ? »
Comme je vous l'ai dit, je crois qu'un court texte de vous sur le Dichter s'impose.
En attendant, prenez bien soin de vous

L'ami jb

Feuillet *NRF*

Le 14 novembre 2011

Bien cher Edmundo
Voici deux brèves notices consacrées à des auteurs mineurs Popper Lynkeus et Luwig Börn, cela avant de m'attaquer aux gros morceaux !
En ce qui concerne Jensen, je suis dans l'embarras : reprendre dans son intégralité ma préface à la *Gradiva* (en y rectifiant des menues erreurs) ? Ou donner de larges extraits ? Écrire un autre texte ?
Qu'en pensez-vous ?
Donnez-moi vite de vos nouvelles. Comment réagissez-vous au traitement ? J'espère qu'après le 2 décembre nous pourrons de nouveau déjeuner ensemble

Votre jb

.....

Feuillet *NRF*

Le 28 février 2012

Très cher Edmundo
Voici pour égayer (!) votre retour la nouvelle version, plus étoffée, du Daudet et un premier état du Zola.
Appelez-moi (mot incompréhensible) revenu et n'oubliez pas la soirée en l'honneur de David à 19 heures à la librairie Gallimard bv Raspail suivie d'un dîner aux « Fins Gourmets » dans notre « club »

votre jb
qui maintenant
« s'attaque » au gros morceau,
Shakespeare.

Carton *NRF*

16 IV 12

Bien cher Edmundo
voici copie de la lettre de Lortholary.
Elle vous sera précieuse pour
votre texte sur le *Dichter*. Vous
aurez l'air encore plus savant
que vous ne l'êtes !

votre

jb

qui sera absent de Paris jusqu'au 30 avril.

.....

Carton *NRF*

Le 29 mai 2012

Cher co-auteur d'un futur chef d'œuvre
Voici mes textes revus, corrigés, parfois
complétés. J'aimerais que vous les
relisiez sans hésiter à me dire ce qui
ne va pas ou à me signaler d'éventuelles
répétitions.

Ne manque que le Schnitzler. J'ai
commencé à l'écrire et il devrait
être achevé autour du 15 juin

Votre ami

jb

.....

Carton *NRF*

Le 28 juin 2012

Cher Edmundo

Ci-joint mon Schnitzler, pas terrible,
et votre Dostoïevski avec quelques
corrections à reporter sur votre ordinateur.
Je dois remettre l'ensemble du manuscrit
jeudi prochain. Donc appelez-moi très
vite et envoyez le « fichier » de vos textes
à Danièle Lucas

l'ami jb

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Dominique SUCHET - Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Bernard de LA GORCE
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Patrick MEROT

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Corinne EHRENBURG, Gilberte GENSEL,
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAIYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN assistée de Odile BOMBARDE, il est composé de Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Dominique CLERC, Sylvie FERRY, Caroline GIROS ISRAËL, Jean-Michel LÉVY

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Sylvie de LATTRE
Leopoldo BLEGER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Jacques LE DEM, Raoul MOURY, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON
Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER
Membre représentant du Collège des titulaires Jean-Philippe DUBOIS, Jean-H. GUÉGAN
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	79, boulevard Vincent Auriol 75013 Paris	06 70 31 86 02

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincarré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswald Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53